

Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris

ESSAI
SUR
LA PRÉDICATION
DE
Rabaut Saint-Etienne

D'APRÈS LA COLLECTION DE SES SERMONS MANUSCRITS

THÈSE
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE
et soutenue publiquement le 19 Juillet 1907, à 9 heures du matin.

PAR
GEORGES DIÉNY
BACHELIER ÈS-LETTRES



PARIS ET CAHORS
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

1907

Faculté Libre de Théologie Protestante de Paris

ESSAI
SUR
LA PRÉDICATION
DE
Rabaut Saint-Etienne

D'APRÈS LA COLLECTION DE SES SERMONS MANUSCRITS

THÈSE
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE
et soutenue publiquement le 19 Juillet 1907, à 9 heures du matin

PAR
GEORGES DIÉNY
BACHELIER ÈS-LETTRES



PARIS ET CAHORS
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

1907

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Examineurs de la soutenance :

M. J. VIÉNOT, président de la soutenance.	
MM. J. VIÉNOT,	}
MONNIER,	
VAUCHER,	
	Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions
particulières du candidat.

N° 417

A Monsieur le Professeur Jean Monnier

Hommage respectueux et reconnaissant.

PRÉFACE

Parlez de Rabaut Saint-Etienne et c'est immédiatement à l'homme politique que tout le monde songera. Le rôle important, qu'à ce point de vue il joua pendant la Révolution, favorise d'ailleurs cette conception trop étroite de sa vie et de son activité. On oublie en général qu'il commença par être pasteur de longues années durant, et sans doute même est-il bien des gens qui l'ignorent. La plupart de ceux qui se sont occupés de Rabaut Saint-Etienne, ont étudié exclusivement son œuvre politique et semblent s'être donnés le mot pour laisser de côté son œuvre pastorale : il n'existe pas, à notre connaissance au moins, d'étude sur sa prédication.

Rabaut Saint-Etienne, pasteur et surtout prédicateur ayant été laissé ainsi dans l'ombre, nous avons été tentés d'essayer par nos modestes efforts de l'amener un peu à la lumière : Avons-nous eu raison ? La suite de ce travail le montrera.

Nous ne nous dissimulons pas que le travail ainsi entrepris, présente une très réelle difficulté quant à la valeur des jugements que nous pourrions être amenés à porter sur la prédication de Rabaut Saint-Etienne, et cette difficulté provient

de l'insuffisance des matériaux dont nous disposons. Le premier sermon que nous avons de lui, est daté de 1762 ; or Rabaut prêcha sans doute jusqu'en 1789, en tous cas le dernier sermon que nous possédons est daté de 1785 ; voilà donc une période de plus de vingt années pendant lesquelles, assure Boissy d'Anglas, « il prêcha constamment »¹. Il nous reste de lui en tout 57 sermons, ce qui ne nous fait pas une moyenne de trois par an ; il s'en est donc perdu évidemment un grand nombre et peut-être telle ou telle appréciation de notre part serait infirmée par ces sermons que nous ignorons. Quoi qu'il en soit, il ressort de ceux que nous possédons un certain nombre de caractères communs assez précis, assez évidents pour que nous puissions pouvoir en conclure : telles étaient bien la tournure d'esprit, les idées, la manière d'être de leur auteur.

Pour plus de rapidité et de simplicité, nous n'écrirons pas en entier le nom de Rabaut Saint-Etienne aussi souvent que nous aurons à le prononcer ; nous nous bornerons en général à l'appeler seulement Rabaut. Chaque fois par conséquent que le lecteur rencontrera ce seul nom, il l'appliquera à Rabaut Saint-Etienne. Si nous sommes appelés à parler ou de Paul Rabaut, le père, ou de Rabaut Pomier, ou de Rabaut Dupuy, nous dirons leur nom en son entier.

¹ D'après la France Protestante. Haag. — Article Rabaut Saint-Etienne, page 350. Joël Cherbuliez, Paris, 1856.

Enfin et dans le même but encore, quand nous aurons à faire des citations, nous n'indiquerons pas le titre entier du sermon d'où elles sont tirées, mais seulement le numéro d'ordre de ce sermon.

INTRODUCTION

I

Ce qui nous paraît faire l'intérêt tout spécial de l'étude que nous entreprenons c'est l'époque même à laquelle se rattache la prédication de Rabaut Saint-Etienne.

La période de vie pastorale de Rabaut est comprise entre 1762 et 1789 ; c'est donc la fin du dix-huitième siècle et c'est la fin du « désert ». Si le culte protestant n'était pas encore officiellement reconnu, ni même officiellement toléré, (l'édit de tolérance est de novembre 1787) cependant les persécutions avaient cessé à peu près partout ; on fermait les yeux sur les assemblées, et les protestants pouvaient en somme en toute sécurité se réunir et célébrer le culte divin. Ce n'est point à dire qu'il n'y eut plus du tout de vexations. On enlevait parfois encore quelques enfants ; les inhumations devaient être faites la nuit ; les protestants n'avaient point d'état civil ; ce n'était certes pas encore la réhabilitation : deux ans avant le premier sermon de Rabaut, Rochette, le dernier pasteur martyr, était exécuté (1760) et trois mois après ce sermon (octobre 1762) c'était Calas qui à Toulouse mourait à son tour, martyr pour sa foi. Mais ce furent là les dernières condamnations à mort pour cause de

religion, et nous pouvons bien dire qu'à tout prendre les assemblées des protestants au désert pendant les vingt années environ qui précédèrent la Révolution n'offraient plus aucun danger pour ceux qui s'y rendaient.

Voici la description que Rabaut nous donne lui-même de l'état de l'Eglise en 1773 :

« Si nous jettons les yeux sur les débris épars
» de Sion, nous voyons bien; à la vérité, quelques frêles monumens relevés de la foudre ;
» contens de célébrer l'Eternel dans ces déserts
» selon le rite antique des Patriarches, nous
» avons appris à ne pas regretter les sanctuaires
» faits de main d'homme, et peut-être même à
» les redouter..... s'il vous reste encore quelques
» sujets d'allarmes, quand vous pensez à la bonté
» paternelle de Louis le Bien-Aimé, vos espérances se raniment..... la Providence qui nous
» éprouve, nous abandonne encore aux sifflements des vents et aux secousses des vagues !
» Lois redoutables, arrachées à la religion du
» monarque, vous subsistez ! Unions sacrées,
» célébrées selon le rite de nos ancêtres, vous
» n'êtes point validées ! Arche de Sion, tu es
» encore errante dans les déserts sans avoir pu
» trouver de demeure stable ! C'est toujours du
» fond des déserts que vos Pasteurs vous font
» entendre leur voix ; c'est de dessus la nacelle
» encore flottante qu'ils vous adressent la
» parole. » (Sermon 30, p. 23-24).

Pourtant depuis 1762, année où périrent les dernières victimes de l'intolérance catholique — Rochette, les trois frères de Grenier, Calas — la

liberté et la tolérance faisaient de grands progrès sous l'influence des Encyclopédistes qui démasquent l'arrogance et la mauvaise foi des Jésuites. Bayle, Mably, Condillac, Beaumarchais préparent une ère nouvelle et Voltaire fait triompher la cause de la tolérance dans l'affaire Calas :

« Le clergé eut beau persister, dans ses réclama-
» tions et dénonciations et obtenir des persé-
» cutions de détail et des enlèvements d'enfants
» jusqu'aux abords de la Révolution, le mouve-
» ment qui en France devait aboutir à ce colos-
» sal soulèvement fut, à partir de 1776 animé et
» précipité non seulement par les influences sus-
» dites — (les Encyclopédistes) — mais encore
» par l'exemple des Etats-Unis où l'affranchisse-
» ment était aussi un fruit glorieux du Protes-
» tantisme ¹. »

Les protestants pouvaient donc librement se réunir ² et s'ils se donnaient encore l'illusion de vivre au temps héroïque, du désert, si pour les âmes sensibles l'idée de se rendre « au désert », pour entendre la prédication de l'Evangile, faisait agréablement frissonner, c'était en somme pour des dangers imaginaires, à cette époque de ce que nous pourrions appeler le désert facile et élégant.

A ce point de vue nous trouvons une indication typique qu'il vaut la peine de signaler, car elle

¹ Encyclopédie Lichtenberger V article *France protestante* (1560-1789) N. Weiss.

² Ceci nous paraît ressortir des deux textes suivants que nous trouvons dans le sermon 13, où Rabaut parle de ces milliers de personnes de tout « âge, de tout sexe et de toute condition qui composent cet » auditoire..... Je jette les yeux sur cette assemblée, la plus nombreuse » peut-être, qui soit aujourd'hui dans l'univers entier. » (p. 21-22).

S'il y avait eu du danger, la simple prudence eût empêché d'aussi énormes rassemblements.

prouvera que nous n'exagérons rien ; nous la trouvons dans le journal intime d'un certain M. Sabonadière, notaire à Nîmes et contemporain de Rabaut :

« Dimanche 15 mai 1785, Pentecôte. J'ai été
» ce matin à l'Assemblée des protestants où était
» le duc de Glocester (frère de Georges III roi
» d'Angleterre) avec son épouse, leur fils et leur
» suite. M. de St-Etienne a prêché et a débité
» un excellent discours par lequel il nous a prouvé
» qu'on ne pouvait être véritablement heureux
» qu'en pratiquant la vertu ¹. L'Assemblée était
» très nombreuse ² »

Ces lignes sont pour nous d'un grand intérêt elles nous prouvent bien que les lois draconiennes, qui pesaient si lourdement sur les protestants, n'étaient plus appliquées, car comme le fait très justement remarquer M. Charles Dardier en signalant cette note, « comment aurait-on osé
» disperser comme autrefois par la force, une
» assemblée religieuse où se trouvait un prince
» royal d'Angleterre ³. »

Voilà la fin du désert.

II

Mais c'est aussi la fin du dix-huitième siècle, avons-nous dit, et cela implique tout un état intellectuel et moral que nous ne pouvons passer sous

¹ Nous ne possédons pas ce sermon. Le seul qui soit daté de 1785 dans la collection que nous avons étudiée est du mois de juin.

² Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, Bulletin 11, 1862.

³ *Ibid.*

silence, car il eut une influence incontestable sur la tournure d'esprit, sur la pensée religieuse, et par conséquent sur la prédication de Rabaut. Les idées de Voltaire, Montesquieu, Rousseau, s'étaient emparées de tous les esprits ; certes, et nous devons leur rendre cet hommage, c'est à eux en partie au moins qu'il faut attribuer le progrès, puis le triomphe des idées de tolérance, mais c'est à leur influence qu'est dû le progrès toujours grandissant du culte de la raison qui devait aboutir au sein des églises protestantes, aussi bien en France qu'en Allemagne, au rationalisme du commencement du dix-neuvième siècle. D'une part les idées rationalistes grandissantes, d'autre part la facilité grandissante aussi de suivre en paix et sécurité sa religion, tout cela contribuait à édulcorer, si je puis dire, les idées religieuses du temps. Les idées de bonté, de justice, d'amour, de bonheur, dans ce qu'elles ont de plus imprécis, de plus général, de plus abstrait, envahissaient peu à peu la chaire chrétienne et se substituaient aux affirmations évangéliques fortes et concrètes : c'était encore de l'orthodoxie, mais de l'orthodoxie morte, digne représentante d'un temps où, quelques années plus tard, les chrétiens devaient en pleine sérénité d'âme et en pleine tranquillité de conscience, assister au culte de l'Etre suprême comme citoyens et au service divin comme chrétiens ou prétendus tels.

Il faut dire que l'extraordinaire mouvement des esprits, à ce moment-là et tout spécialement l'élan scientifique qui emporta la fin du xviii^e siècle ¹,

¹ LAVOISIER, BERTHOLLET, LAGRANGE, LAPLACE pour ne citer que les Français et parmi ceux-ci les plus connus.

retenait davantage l'homme à la terre, grands écrivains, hardis et savants navigateurs¹, artistes², toutes ces gloires, qui illuminent la fin du dix-huitième siècle, concouraient à mettre brusquement dans une vive lumière les merveilles dont se peut enorgueillir l'esprit humain, faisaient oublier aux consciences les réalités pourtant plus belles et plus merveilleuses encore de l'Au-delà. Si l'on y ajoute enfin les critiques toujours plus acerbes et plus violentes dirigées contre l'idée religieuse, on ne doit point s'étonner outre mesure que l'âme chrétienne ait été plus ou moins anémiée par l'air ambiant et que la prédication d'un homme comme Rabaut, très intelligent, très ouvert à toutes les questions politiques, scientifiques, sociales, ait été en somme plutôt terre à terre, comme nous serons amenés à le voir, alors que tout semblait contribuer à river l'esprit aux grandes choses qui s'accomplissaient sur la terre.

III

Avant d'aborder l'étude proprement dite de la prédication de Rabaut-Saint-Etienne, nous ne croyons pas inutile de dire encore quelques mots sur sa vie. Ce n'est point une biographie que nous voulons faire ici, ce serait en dehors de notre sujet ; nous indiquerons seulement à grands traits les principaux événements de sa vie, afin

¹ BOUGAINVILLE, LA PÉROUSE.

² GREUZE, VIEN, GRÉTRY, RAMEAU.

de pouvoir situer, le cas échéant, tel ou tel de ses sermons.

Jean-Paul Rabaut, dit Saint-Etienne, naquit à Nîmes en avril 1743. Fils de Paul Rabaut le célèbre pasteur du désert, il connut dès son enfance et les fatigues et les dangers de la proscription ; la tête de son père était mise à prix ; traquée de toutes parts, la famille Rabaut menait une vie errante, dans la continuelle incertitude du lendemain. L'éducation de Jean-Paul ne fut pourtant pas absolument négligée car il partit de bonne heure — dès 1750 — pour Lausanne où son père le confiait à Antoine Court. Il va de là à Genève où il travaille sous la direction d'Etienne Chiron ¹. Sa vocation pastorale, née au milieu de la persécution le ramène à Lausanne, où il étudia la théologie ².

Elève et ami du célèbre Court de Gebelin, Rabaut rentra en France au moment du supplice du pasteur Rochette, et se consacra au ministère évangélique.

Nommé pasteur de Nîmes en 1765, il épouse le 31 octobre 1768 une demoiselle Boissière. En 1789, il publie en Hollande le « *Vieux Cévenol* » où, sous la forme plus attrayante d'un roman, il

¹ C'est à Etienne Chiron que nous devons le surnom de *Saint-Etienne* donné à Jean-Paul Rabaut, ainsi que les surnoms de ses frères comme l'atteste une lettre de Jean-Paul : « M. Chiron a trouvé à propos de changer nos noms ; je m'appelle Saint-Etienne ; Antoine, Pomier ; et Pierrot, Dupuy, et nous nous nommons cousins », (papiers Antoine Court, n° 1, t. XXVIII, p. 319. Bibliothèque de Genève — d'après l'Essai sur la vie de R. S^t E. par Armand Lods).

² Nous ne pouvons nous empêcher de signaler ici un jugement de Rabaut sur ces études ; nous le tirons du sermon 5 : « C'est pour votre salut, c'est pour amener les âmes prisonnières à la connaissance de Jésus-Christ, que nous entreprenons, que nous soutenons, que nous continuons les études les plus pénibles ». — (!) —

décrit la dureté de la situation faite aux protestants par une législation barbare qui, bien qu'officiellement maintenue, commençait à recevoir dans la pratique bien des tempéraments.

Entre temps, il ne se borne pas à exercer le saint ministère à Nîmes seulement, il prêche aussi à Milhau, à Massillargues, à Montpellier, à Alais, à Anduze, à Bédarieux, à Sommières, à Calvisson, etc., etc.

En 1785, il se rend à Paris, où il va plaider auprès du gouvernement la cause des protestants. Bien accueilli de tous côtés, il y eut une part de son influence dans la promulgation de l'édit de 1787.

Mais les événements se précipitent. Les Etats-Généraux sont convoqués et Rabaut-Saint-Etienne est un des huit députés que devait envoyer le tiers-état de Nîmes. Le 15 mars 1790, il est appelé à la présidence de l'Assemblée, succédant, détail typique que ne manque pas de souligner le Journal des Etats-Généraux, à l'abbé de Montesquiou. Envoyé à la Convention par le département de l'Aube, Rabaut, dans le procès du roi, se prononça nettement pour l'incompétence. Celle-ci reconnue, il déclara le roi coupable, mais avec circonstances atténuantes. Il fut appelé à la présidence le 23 janvier 1793, succédant à Vergniaud.

Mais, qui pouvait se vanter alors de conserver longtemps la faveur du peuple ? Rabaut est arrêté le 2 juin, mis hors la loi le 28 juillet, décapité le 5 décembre.

Telle fut la vie de Rabaut-Saint-Etienne, un des derniers pasteurs du désert.

IV

Le plan que nous suivrons dans l'étude de la prédication de Rabaut est des plus simples : nous diviserons en trois chapitres principaux ; dans le premier nous examinerons les questions d'ordre tout extérieur, description des manuscrits, questions de dates, style de l'auteur ; puis, nous attachant non plus à la forme mais au fond, nous étudierons les idées religieuses et morales de Rabaut ; dans un troisième chapitre enfin, nous nous occuperons de ses idées sociales. Mais nous nous efforcerons toujours d'apporter beaucoup moins des dissertations que des textes, le plus grand nombre de textes possibles ; ce sera, nous semble-t-il, le plus sûr moyen de prouver les affirmations que nous croirons devoir avancer, et de faire connaître au lecteur la prédication de Rabaut-Saint-Etienne.

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales

§ 1

Description

Nous possédons en tout 57 sermons, manuscrits inédits, de Rabaut St-Etienne. La plupart de ces sermons sont datés, six seulement ne portent pas de date ; les premiers s'échelonnent entre le 3 juillet 1762 et le 26 juin 1785¹. Nous verrons plus loin dans quelle mesure il nous est possible de dater les six autres.

Ces sermons sont écrits sur des feuilles d'une dimension à peu près égale au quart de feuille de notre papier dit « papier écolier ». Chaque feuille est numérotée et les feuillets de chaque sermon cousus ensemble ; l'écriture, qui couvre les deux côtés du feuillet est soignée, quelquefois même très soignée ; les lettres bien formées ; l'ensemble d'une lecture facile.

Chaque sermon porte en général un titre suivi

¹ Chaque sermon porte un numéro d'ordre par lequel nous les désignerons toujours pour faciliter les recherches. Ces numéros ne sont pas de la main de Rabaut ; ils ont été écrits, sauf erreur, par M. Armand Lods qui a classé ces sermons par ordre chronologique.

souvent de la mention « ou sermon sur..... »
Citons un exemple :

Les devoirs des sujets envers leur Roi : ou sermon sur ces paroles de St. Pierre : honorez le Roi : I Epître de Pierre, ch. II v. 17, (sermon 6). Souvent aussi les deux formules sont réunies en une seule comme par exemple le sermon 23 : *Sermon sur la nécessité de corriger le tempérament par la Raison*, suit l'indication du texte. Souvent enfin ils portent en plus la mention du lieu où ils ont été prêchés, et pour les tout premiers, ceux qui furent prononcés à la faculté de Théologie avant que Rabaut fut pasteur, il y a l'indication : *Sermon d'épreuve prêché sous MM.* etc... par exemple :

Discours d'épreuve de huit jours prononcé à Lausanne devant MM. Polier de Bottens, grand Pr, Rosset professeur en théologie, de Bons professeur en théologie, Secrétan min. part. à Lutry, Durand min. prof. au séminaire français, Blachon directeur du séminaire.

Les sermons de Rabaut sont évidemment écrits et revus avec beaucoup de soin ; ils donnent l'impression de quelque chose de très travaillé. A l'appui de ceci vient d'abord le soin extrême avec lequel ces sermons sont composés sur un plan ; ce plan, d'ailleurs, est souvent, il faut le reconnaître, très artificiel mais en général rigoureusement établi, annoncé, suivi. Comme type nous pourrions prendre le sermon 4, Apoc. III : 16 qui comprend nettement un exorde, deux parties et une application : ces divisions sont d'ailleurs toujours annoncées dans l'exorde ; quant au texte

ce n'est guère en général qu'un prétexte. Il nous est arrivé d'avoir, en étudiant ces sermons, l'impression que Rabaut traite avant tout un sujet qui l'intéresse et ne s'occupe qu'ensuite de chercher un texte parce qu'il en faut un ; nous en avons la preuve dans un des sermons non datés qui porte *un titre et pas de texte* : c'est le sermon sur la nécessité de la repentance ; la place où inscrire le texte est laissée en blanc, mais de celui-ci point de trace. N'est-ce pas une preuve que Rabaut a écrit le sermon sans se préoccuper du texte ?

Le soin que Rabaut met à composer ses discours se retrouve dans beaucoup de détails. Par exemple il arrive que Rabaut, se laissant entraîner sans doute par son sujet, va poursuivant son raisonnement, et oublie au moment voulu d'aller à la ligne, écrivant ainsi peut-être une page ou plus sans alinéa ; nous voyons alors, soit dans l'interligne, soit en marge, une correction de la main de Rabaut : c'est généralement un petit signe assez semblable à une parenthèse, et accompagné de ces mots *A Linéa*. On en peut rencontrer un assez grand nombre de cas, par exemple sermon 50 p. 5¹.

Notons encore que ces rectifications ne deviennent nécessaires que dans la dernière partie environ de la période à laquelle se rattachent les sermons que nous possédons, c'est-à-dire vers 1779, 1780. Et ceci nous amène à faire quelques observations qui pourront peut-être nous servir sinon pour dater d'une façon précise, du moins, pour situer à peu près les six sermons non datés.

¹ Voyez encore sermon 44 p. 8-9 sermon 46 p. 7 etc.

Jusqu'à l'époque indiquée plus haut, et de plus en plus à mesure qu'on remonte vers l'origine, les manuscrits sont extrêmement soignés, évidemment recopiés sur un brouillon, l'écriture est nette, ferme, claire, sans rature. Plus tard, l'écriture devient plus hâtive, les ratures se font plus nombreuses et ce ne sont pas seulement quelques mots barrés de-ci de-là, mais des pages entières biffées de grands traits de plume. Les indications des divisions et subdivisions du plan se font plus rares et surtout moins précises et bientôt c'est tout au plus si entre chaque partie, un petit espace laissé en blanc signale une division du discours. Le plan d'ailleurs est infiniment moins net et moins serré.

Il arrive aussi dans cette dernière période que nous trouvons des sermons non complètement terminés. Une phrase inachevée indique en quelques mots le sens général de la péroraison que vraisemblablement Rabaut improvisait au moment voulu.

Enfin encore un point qui pour paraître insignifiant n'en pourra pas moins avoir pour nous une importance : vers cette même époque qui avoisine l'année 1780, non seulement les lettres commencent à être d'une façon générale moins bien moulées, mais les s se transforment et prennent de plus en plus la forme allongée (f) que l'on donne parfois à cette lettre dans les redoublements ; et cela, même au commencement des mots : c'est une manière plus négligée d'écrire que nous ne trouvons jamais dans les sermons antérieurs.

Tout cela pourrait passer pour des détails sans

importance ; nous avons cru pourtant devoir les signaler, non point tellement pour être plus complet mais surtout parce que ce sont là les principaux auxiliaires qui vont nous servir maintenant pour étudier les sermons non datés.

§ 2

Des sermons non datés

Ces sermons sont, nous l'avons déjà dit, au nombre de six. Pouvons-nous leur assigner une date ? Cela n'est point aisé car ils ne contiennent pas d'indications assez sérieuses pour nous permettre une affirmation précise à l'exception d'un seul pourtant : c'est un sermon qui n'a point de texte ; il porte comme titre « Représentation » dès les premiers mots nous sommes renseignés sur son but :

« Le consistoire de l'Eglise, vivement ému des
» rapides progrès que le vice fait chaque jour au
» sein d'un troupeau qui nous est cher à tant de
» titres, n'a pu résister plus longtemps au besoin
» qui le presse de vous témoigner sa douleur, et
» de vous faire part de ses justes allarmes ». (p. 1).

Rabaut a donc été chargé par le consistoire de rappeler les fidèles aux devoirs qu'ils oublient. Une phrase en passant nous fixe d'une façon assez précise sur la date de ce sermon :

« Nous-mêmes, qui aurons bientôt exercé notre
» ministère pendant quinze années au milieu de
» vous, nous avons vu des temps meilleurs ». (p. 4).

Or nous savons qu'il a commencé son ministère à Nîmes en juin 1765 ; un sermon de plus en témoigne : c'est le sermon 5 qui porte la mention : « Jour de mon entrée à Nîmes, 30 juin 1765 » Si près de quinze ans se sont écoulés depuis ce moment, la « Représentation » doit être de l'hiver ou du printemps 1780. Si nous voulions classer ce sermon parmi les autres, nous pourrions le faire sous le numéro 46 bis, le sermon 46 sur les principes de la bonne éducation, étant de la même année.

Restent cinq discours pour lesquels il est très difficile de nous prononcer. Nous nous servirons pour essayer une très vague classification des données que nous avons recueillies à la fin du paragraphé précédent, en y ajoutant une autre pourtant qui a trait non plus à la forme mais au fond même des sermons.

Sans vouloir anticiper sur ce qui fera le sujet spécial de notre prochain chapitre, nous sommes forcés ici de poser un principe, que nous nous efforcerons de prouver par la suite : le contenu spécifiquement religieux et chrétien va diminuant dans les sermons de Rabaut, au fur et à mesure que l'on s'éloigne du moment où il quitte la Faculté.

Cette constatation, jointe à celles que nous avons déjà faites, nous aidera à classer ces sermons non datés.

Voici d'abord un sermon qui porte pour titre : « La famille de Jésus-Christ », Marc, 3 ; 31-35. Ce qui frappe dès l'abord, c'est qu'il a un contenu autrement religieux que les sermons les plus ré-

cents, et ceci suffit déjà à nous faire remonter assez haut. Cette manière de voir est confirmée par l'étude plus attentive du texte : l'écriture est claire, ferme, très semblable à celle des premiers sermons. Tout cela nous ferait pencher à placer ce discours dans les premières années du ministère de Rabaut, si nous ne trouvions une très insuffisante netteté dans la construction du plan, ce qui nous fait reculer. Tout considéré ce sermon semble se rapprocher de ceux datés des alentours de 1775.

De quelques années postérieur, serait peut-être le sermon sur « La morale fausse et la morale imparfaite ». Le contenu religieux est assez vague, l'écriture est moins ferme, de plus les s commencent à prendre quelquefois la forme allongée. Nous nous déciderions pour une date plus récente encore s'il n'y avait la mention « Application » que nous lisons en tête de la dernière partie et qui ne se trouve jamais dans les sermons des dernières années. Nous pouvons donc le placer vers 1780, sans pouvoir préciser plus.

« Fuyez les passions de la jeunesse ». 2 Tim. 2 : 22, voici le seul sermon, parmi tous ceux que nous avons pu étudier, qui ne porte ni titre, ni l'indication que nous trouvons toujours : « sermon sur... » celui-ci se borne à l'énoncé du texte ; de plus, il est assez loin d'être terminé.

Dix lignes à la fin semblent très postérieures, ou écrites en tous cas d'une écriture beaucoup plus hâtive qui rappelle celle des derniers manuscrits.

Il semble à tout prendre que ce soit simple-

ment là un brouillon inachevé peut-être, un peu postérieur à 1780.

Le sermon sur « La laideur du vice », doit être plus récent encore ; également inachevé, d'une écriture peu régulière, il n'a rien de spécifiquement chrétien.

Enfin le sermon sur « La nécessité de la repentance », ne porte pas de texte ; lui aussi est inachevé et vide au point de vue chrétien : nous le croyons d'une époque voisine du précédent, soit 1785.

Tout cela évidemment ce ne sont que des hypothèses, mais il nous semble difficile, au moins avec les éléments dont nous disposons, d'arriver à des solutions plus précises.

§ 3

Du style de Rabaut Saint-Etienne

Boissy-d'Anglas nous donne l'appréciation suivante sur l'éloquence de Rabaut :

« Son éloquence était onctueuse et nourrie des » principes et de l'esprit des livres sacrés dont » les protestants font toujours un fort grand emploi. Il prêchait constamment, et, à l'exemple » de son père, la soumission et la fidélité au Roi » et la morale la plus touchante et la plus pure. » Rabaut Saint-Etienne a publié plusieurs sermons » prononcés dans des circonstances politiques : » celui sur le mariage du roi Louis XVI (en 1770), » celui sur son sacre, et sur la mort de Louis XV » (en 1774), sont pleins de douceur et de piété, et

» quelquefois de cette éloquence qui touche et
» persuade par les sentiments qu'elle exprime,
» au lieu d'étonner par la grandeur des images
» et la rapidité des mouvements, ou de convain-
» cre par la force de la logique ¹ ».

Voilà sans doute un jugement fort intéressant, mais il ne faudrait pas se baser sur cette appréciation pour se faire une opinion sur le style et sur l'éloquence de Rabaut Saint-Etienne ; il ne faut pas oublier que c'est un contemporain qui le juge et qu'à plus d'un siècle les appréciations diffèrent, comme diffèrent la tournure d'esprit, la manière de penser et d'écrire. Il ne nous est pas possible évidemment de porter un jugement personnel sur les moyens extérieurs de l'éloquence de Rabaut : les qualités de diction, de voix, de chaleur, de gestes qui pouvaient être siennes, nous n'en pouvons rien savoir par nous-mêmes ; seul un auditeur en peut juger ; et il est incontestable que tous ces éléments, qui à tout prendre ne forment pourtant, si l'on peut s'exprimer ainsi, que le contour, le cadre de l'éloquence, jouent néanmoins un très grand rôle dans l'impression d'éloquence que produit un discours. Mais ce n'est quand même là en définitive que de la forme. La véritable éloquence vient d'ailleurs : d'abord des idées exprimées et beaucoup aussi de la manière dont elles le sont, autrement dit du style de l'orateur : de cela nous pouvons juger, les éléments sont entre nos mains.

Rabaut, contemporain de Voltaire, aurait bien

¹ D'après la *France Protestante*, Eug. et Em. Haag, p. 350.

dû imiter le style de ce dernier ! Ce n'est certes pas à dire que Rabaut écrivit mal. La phrase est en général soignée, bien construite, polie ; les angles en sont arrondis ; rien qui choque, rien qui heurte ; peu ou point de pénibles accouplements de sons ; le langage est classique comme la méthode de composition, mais la phrase est longue et il semble qu'on devait être essoufflé à la dire ! Les incidentes, souvent trop nombreuses devaient quelquefois dérouter l'attention de l'auditeur : cette attention que Rabaut éprouvait de temps à autre le besoin de réclamer, ce qui ne laisse pas que d'être significatif :

« La simple lecture de notre texte, mes frères, »
» vous a déjà fait voir que nous avons à vous par- »
» ler aujourd'hui sur une matière très intéres- »
» sante : il ne sera pas nécessaire de vous y pré- »
» parer par un de ces exordes détournés que l'on »
» est obligé d'employer assez souvent pour cap- »
» tiver une attention que la moindre distraction »
» nous enlève » (sermon 42, p. 1¹)

Et qu'on n'aille pas croire que c'est là un cas isolé ; on pourrait relever un grand nombre de ces appels à l'attention qui parsèment ses sermons. Il faut dire, à la décharge des auditeurs, qu'ils étaient en plein air :

« Et vous, mes très chers frères, chrétiens..... »
» que votre piété a rassemblés dans ces dé- »
» serts... » (sermon 13, p. 30).

Il y était plus facile d'y laisser se détourner

¹ Sermon 9 au début de la 3^e partie : « Voici mon dernier motif : nous devons aimer Dieu parce que lui seul peut faire le bonheur de nos âmes. Je vais m'efforcer de vous le prouver, en peu de mots, ne ralentissez pas votre attention. »

l'attention que dans un temple, d'autant plus facile que les sermons de Rabaut, se conformant d'ailleurs à la coutume, étaient fort longs, témoin cette phrase relevée dans le sermon 31 sur le danger des mauvaises compagnies pour les mœurs p. 1 :

« Telle est l'évidence de la maxime que nous
» venons de lire, qu'il semble d'abord que ce
» soit une chose inutile que de consacrer une
» heure entière à la commenter. ».

La phrase est polie, avons-nous dit ; il lui arrive de l'être trop et l'on y sent une certaine recherche, un effort parfois très visible : Rabaut aurait dû apprendre de Voltaire la phrase courte, rapide et simple ; or il manque souvent à ces trois qualités. Il aime un certain balancement de la phrase qu'on ne peut mieux faire comprendre qu'en citant des textes :

« La conscience n'est ni une voix secrète de
» Dieu qui se fait entendre à nos âmes, ni un
» juge placé en nous, à qui notre être soit sou-
» mis, elle n'est autre chose que le jugement que
» notre âme ou notre raison porte sur nos ac-
» tions, en sorte que quand on dit qu'un homme
» consulte sa conscience, c'est comme si l'on disait
» qu'il agit malgré les conseils de sa raison ;
» quand on dit qu'il éprouve des remords, c'est
» comme si l'on disait qu'il a des reproches de sa
» raison. Encore une fois donc, notre conscience
» c'est notre raison... » (sermon 33 p. 8-9).

Ici la phrase est lourde, et l'on voit combien ces répétitions en quelque sorte rythmées des « quand on dit... » enlèvent au style de son allure rapide.

Donnons-en encore un exemple :

« Un amas de gens sans mœurs forme une société faible parce que la force vient de la témérité et de la vertu ; pusillanime parce que le vice énerve le corps et l'esprit, méchante, parce que les actions des membres de la société seront conséquentes à leurs principes, malheureuse parce que le bonheur ne peut se trouver qu'à la suite de l'ordre et de la justice. » (sermon 18, p. 6).

Rabaut aime aussi à multiplier les adjectifs et comme on pourra le voir par quelques textes que nous allons citer, ces adjectifs ou ces qualificatifs sont le plus souvent parfaitement inutiles ; ils n'ajoutent rien à l'idée et encombre la phrase, la gênent, l'empêchent de courir avec précision et rapidité :

« Considère cet arbre *antique*... quand il ne se revêt plus de ce feuillage *verdoyant* que tu admirais, quand ses rameaux *agités par le vent* se détachent sans peine, quand une sève *utile* ne circule plus dans le tronc, tu annonces sa fin prochaine. » (sermon 19, p. 8).

« Qu'il me soit permis de vous rappeler ici, pères et mères *tendres* ». (sermon 20, p. 10).

« Nous allons rappeler cette vérité connue dans tous les siècles, dans tous les pays, chez tous les peuples, dans toutes les langues, du Romain et du Grec *philosophes*, comme du Scythe *barbare*, de l'habitant de la *molle* Asie, comme celui du Nord *toujours glacé* de l'Europe... » (sermon 25, p. 4).

Ce ne sont pas là des citations soigneusement

choisies ; elles sont prises au hasard, au milieu d'un grand nombre d'autres : les sermons de Rabaut sont émaillés de « pères et mères *tendres* » — « *humble* modestie » — « *vieillesse respectable* » — innocence *qui fait rougir* ».

On a parfois l'impression que Rabaut emploie des moyens artificiels — ce que en langage de métier on appellerait « des trucs » — pour donner à sa phrase ou plus d'allure, ou une tournure plus directe, plus incisive : ce sont par exemple les redoublements de mots assez nombreux :

« Oh ! je souhaite, je *souhaite* mes frères qu'il » n'y en ait aucun parmi vous... » (sermon 17, p. 2).

« Oh ! craignons, *craignons* en tenant cette » conduite, de manger et de boire notre condam- » nation ». (même sermon, p. 7.)

« Revenez, nous vous en conjurons, *revenez* à » ce moyen infailible d'éducation ». (sermon 20, p. 6.

« Le riche, *le riche* aussi ne succombe que trop » souvent aux tentations de son état. » (sermon 27, p. 2)

« Si quelquefois l'exercice de vos devoirs vous » a procuré une satisfaction intérieure, quel ! » *quel* bonheur ne serait pas le vôtre..... » (sermon 48, p. 10)

« La *vraie* sagesse, mes frères, c'est donc » toute la sagesse. Nul, *nul* devoir ne doit en » être exclu. » (même sermon, p. 10)

« Dieu, *Dieu* seul est notre juge. » (même sermon, p. 12), etc., etc., etc.

Mais Rabaut a des défauts qui nous paraissent

plus graves, c'est souvent un manque de goût et même un manque de distinction, je dirais presque une grossièreté qui aujourd'hui, au moins, nous paraît absolument déplacée, surtout en chaire. Certaines comparaisons, décidément peu relevées, nous font assister à des descriptions anatomiques parfois très curieuses. Quelques exemples en donneront une juste idée :

« Les fibres devaient se durcir.... ce foyer actif » que nous appelons l'Estomach, devait perdre » peu à peu de sa chaleur » (sermon 19, p. 6)

« Un corps est la proie des flammes, la partie » huileuse et légère de ce corps s'évapore en » fumée, le reste se convertit en cendres qui se » disperse au vent. » (même sermon p. 11)

« De même que l'estomach, que les aliments » trop recherchés dégoûtent et fatiguent à la » longue, ne se lasse jamais au contraire des » alimens simples et d'une facile digestion, de » même notre esprit et notre cœur, qui se dégoû- » tent souvent des plaisirs raffinés et coûteux que » l'imagination leur présente, trouvent toujours » un salulaire aliment dans les plaisirs faciles et » communs de la nature ». (sermon 32, p. 17)

« Je sais enfin qu'il est des hommes d'une » ignorance si crasse, d'une intelligence si bor- » née.... » (sermon 33, p. 14)

« Nous continuons à vivre ou dans le liberti- » nage, ou dans la crapule ». (même sermon, p. 22)

Parlant de l'homme qui ne se connaît pas soi-même :

« Poussé aujourd'hui par une passion et demain » par une autre, il se conduit dans un même cas

» de deux manières opposées ; ce n'est pas sa
» tête qui le gouverne, c'est son sang, c'est sa
» bile, sa pituite, son tempérament, ses humeurs. » (sermon 42, p. 8-9)

En voilà assez pour démontrer le manque de goût auquel Rabaut se laisse trop souvent aller.

Dans d'autres cas, tendant visiblement à l'effet, il dépasse son but et se sert de termes, d'expressions exagérées ; il ne craint même pas de rudoyer un peu ses auditeurs. C'est ainsi que dans le sermon 30, par exemple « sur l'honnêteté dans les discours », page 1, il leur parle « de » l'habitude que le plus grand nombre d'entre » vous a prise dès l'enfance des juremens, des » discours grossiers, des paroles sales et déshonnêtes ».

Ailleurs à propos du culte public : « Vous y » apportez de la légèreté, de l'inattention, de la » froideur ; l'on nous dit même qu'il en est parmi vous qui s'y conduisent avec plus d'irréverence qu'ils ne le feraient dans une société de » gens honnêtes ». (sermon 38, p. 17)

Il faut reconnaître pourtant que, malgré cette rudesse, Rabaut sait arriver à des apostrophes qui ne manquaient pas de force et devaient agir sur l'auditoire :

« C'est dans ce temple, c'est chez ces chrétiens qui m'écoutent, que je veux prendre le » modèle honteux mais salulaire que je veux leur » présenter ». (sermon 4, p. 5)

Rabaut, malheureusement, ne réussit pas toujours aussi bien et nous tenons à mettre sous les yeux du lecteur quelques phrases typiques où la

prétention bizarre des images ne le cède en rien à une grandiloquence qui fait parfois sourire.

Dans le sermon 8, sur l'Aumône, il est question d' « un mauvais grabat formé des mains de » la misère et de la douleur ».

Dans une homélie sur Abraham : « Telle était, » mes frères, la simplicité de ces heureux temps : » des mets communs.... couvraient des tables » rustiques, autour desquelles étaient assises la » tempérance, la frugalité et la santé, leur fortune » née compagne ». (sermon 24, p. 7)

Il affectionne beaucoup les apostrophes amphatiques et solennelles et c'est alors surtout qu'il atteint à la grandiloquence parfaite :

« O maisons fortunées, où des parents vertueux donnent à leurs enfans une éducation » religieuse, et les habituent à être pieux, bien- » faisans et justes, asiles sacrés où la piété conserve encore des autels, vous êtes de véritables » temples consacrés au Tout-Puissant ; vous » exhalez un parfum délicieux et balsamique ; » l'impure contagion du vice n'approche point de » vos murs.... » (sermon 20, p. 11)

« Le voilà, ô Zachée, chétif publicain, ou plutôt » pécheur infortuné, voilà cet homme que tu désirais avec tant d'ardeur de connaître, et qui » n'a pas dédaigné de loger sous ton toit ». (sermon 21, p. 9)

» Persuasion intérieure qui êtes le fondement » de ma foi et de mes espérances, venez m'animer » et me soutenir dans un si grand sujet ! Fondateurs immortels des Sociétés, législateurs augustes de tous les peuples, qui n'avez établi la

» morale et la politique des nations sur la base
» de l'immortalité, que parce que vous avez trouvé
» ces principes dans le cœur de l'homme, je vais
» m'efforcer de développer le sentiment qui vous
» inspire. Etes intelligents qui couvrez la terre,
» c'est votre cause que je défends ! Et toi, disci-
» ple de Jésus-Christ, toi dont la vie est en espé-
» rance, qui ne peux borner tes vœux à un peu
» d'or, un peu de gloire, un peu de vie, viens te
» confirmer dans ta foi, en la trouvant établie
» par la raison même. Amen ! » (sermon 50, p. 4).

Nous ne voudrions pourtant pas laisser le lecteur sur cette impression : il serait faux de croire que Rabaut se tienne toujours dans cette tonalité ! Son discours est en général très précis. Il argumente, il raisonne beaucoup, et son raisonnement est serré, logique, presque trop si l'on peut dire, car le sermon perd de son caractère ; Rabaut cherche moins à édifier qu'à démontrer et on a malgré soi en le lisant l'impression qu'il eût fait un meilleur avocat qu'un prédicateur de l'Evangile. Ce sentiment se trouve d'ailleurs fortifié quand on lit ses discours politiques : l'allure y est tout autre et le style y est autrement vivant ; nous le montrerons en terminant ce chapitre par un extrait d'un de ses discours.

Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer que Rabaut prédicateur n'ait jamais su s'élever à la vraie force et même à la véritable éloquence. C'était notre rôle de montrer les défauts de son style, mais ce n'est point notre rôle d'en donner une idée incomplète et fausse. Nous mettrons donc sous les yeux du lecteur quelques passages

qui démontreront par eux-mêmes que Rabaut avait de forts beaux mouvements, savait être d'une éloquence sobre, forte, s'élevant même quelquefois au grandiose et qui venait moins peut-être de la beauté de la forme que de la beauté de l'idée exprimée. Dans un sermon sur l'Amour divin, nous trouvons cette phrase qui, dite d'une façon incisive, ne pouvait manquer d'impressionner. Rabaut s'écrie en parlant de Dieu :

« Que l'on me trouve un être plus grand que
» Lui, et voilà celui que je vous prêcherai d'aimer ! » (sermon 9, p. 8).

Parlant ailleurs des chrétiens, dans un sermon pour le jour de Pâques :

« Ils n'espèrent pas une autre vie, ils la
» croient ! » (sermon 44).

« Pensez-vous que tout fidèle séparé de
» la société de ses frères, et privé de prendre
» avec eux la Ste-Cène après laquelle il soupire,
» pensez-vous qu'un tel homme soit privé pour
» cela de la communion ? Non : il communie
» en se réunissant de cœur avec ses frères ; il
» communie en menant la conduite d'un véritable chrétien ; il communie en embrassant de
» toutes les forces de son âme les espérances que
» la religion nous donne » (sermon 17,
» p. 1-2).

« Qui viendra m'expliquer maintenant cette
» effrayante dissolution ? Comment la vie s'échappe-t-elle sur les lèvres de ce mortel affaibli ?
» Quel est cet agent inconnu qui a suspendu en
» lui le principe plus inconnu encore de son

» existence, et comment un homme peut-il cesser
» d'être vivant ?¹ » (sermon 19, p. 1.)

« Jusques à quand donc nous ferons-nous une
» religion à notre mode, et ne prendrons-nous à
» notre choix que ce qui nous paraîtra le plus
» facile ? Voici pourquoi tant de gens sont ardents
» et passionnés pour le culte et pour le dogme,
» et si indolens pour la morale ; c'est qu'il
» est aisé de croire, ou du moins de persuader
» aux autres que l'on croit. Mais la morale
» demande des faits. c'est ici qu'il faut des
» preuves parlantes. » (sermon non daté sur
la famille de Jésus-Christ, p. 19).

« Il semble que ç'aît été par une bizarrerie
» inexplicable que les mêmes hommes qui se-
» couaient le fardeau léger de leurs devoirs légi-
» times, se sont plu en même temps à se charger
» d'une foule de pratiques minutieuses et sévères :
» Ils ont craint de remplir les devoirs journaliers
» de la société, et n'ont pas craint de macérer
» leur corps, et de se courber sous les pointes
» aiguës d'un cilice. Ils ont trouvé plus beau de
» demander l'aumône que de la donner, de pas-
» ser des jours et des nuits dans des veilles et
» des supplices volontaires que de les employer
» tout simplement au bonheur de leurs sembla-
» bles. Ils ont lavé leur corps deux ou trois fois
» par jour, pour n'avoir pas la peine de nettoyer
» leur âme ; ils ont immolé des bêtes pour expier
» leurs propres péchés. ils en sont venus
» jusqu'à fouler aux pieds la nature et à immoler

¹ Cf. Bersier dans son sermon sur la foi.

» en sacrifices leurs propres enfants, en un mot
» il n'est rien qu'ils n'aient été capables de faire
» plutôt que de se soumettre à être vertueux et
» justes. » (sermon non daté sur la morale fausse
et la morale imparfaite, p. 3-4).

Ces passages relèvent singulièrement notre opinion sur le style et l'éloquence de Rabaut.

Ils ne sont point isolés dans ses sermons, nous aurions pu en citer bien d'autres.

Mais quand on a lu un peu de ses discours politiques, on ne peut se débarrasser que difficilement d'une impression peut-être fausse au fond, mais qui ne laisse pas que d'être très réelle : il semble que Rabaut se sente à l'étroit quand il prêche ; il paraît gêné, comprimé, on croirait qu'il ne donne pas tout ce qu'il peut, qu'il ne se donne pas lui-même. Est-ce la grandeur de sa mission qui lui en impose et l'écrase ? peut-être ! Mais que l'on mette en regard des passages cités plus haut, choisis par nous, parmi ceux qui nous ont paru les meilleurs, le passage suivant d'un de ses discours politiques : il est tiré d'un discours prononcé à l'Assemblée Nationale, lors de la discussion qui s'éleva au sujet de la motion du comte de Castellane, que nul ne pût être inquiété pour ses opinions religieuses, ni troublé dans l'exercice de son culte :

« Les non-catholiques (quelques-uns de vous,
» Messieurs, l'ignorent peut-être), n'ont reçu de
» l'édit de Novembre 1787, que ce qu'on n'a pu
» leur refuser. Oui, ce qu'on n'a pu leur refuser,
» je ne le répète pas sans quelque honte ; mais ce
» n'est point une inculpation gratuite ; ce sont

» les propres termes de l'édit. Cette loi, plus célèbre que juste, fixe les formes d'enregistrer leurs naissances, leurs mariages et leurs morts ; elle leur permettra en conséquence de jouir des effets civils, et d'exercer leurs professions..., et c'est tout. C'est ainsi, Messieurs, qu'en France, au XVIII^e siècle, on a gardé la maxime des temps barbares, de diviser une nation en une caste favorisée et une caste disgraciée ; qu'on a regardé comme un progrès de la législation, qu'il fût permis à des Français, proscrits depuis cent ans, d'exercer leurs professions, c'est-à-dire de vivre, et que leurs enfants ne fussent plus illégitimes..... Mais il existe enfin une nation française, et c'est à elle que j'en appelle, en faveur de deux millions de citoyens utiles qui réclament aujourd'hui leur droit de Français. Je ne lui fais pas l'injustice de penser qu'elle puisse prononcer le mot d'intolérance ; il est banni de notre langue, ou il n'y subsistera que comme un de ces mots barbares et surannés dont on ne se sert plus parce que l'idée qu'il représente est anéantie. Mais, Messieurs, ce n'est pas même la tolérance que je réclame : c'est la liberté. La tolérance ! le support ! le pardon ! la clémence ! idées souverainement injustes envers les dissidents, tant qu'il sera vrai que la différence de religion, que la différence d'opinion n'est pas un crime. La tolérance ! Je demande qu'il soit proscrit à son tour, et il le sera, ce mot injuste qui ne nous présente que comme, des citoyens dignes de pitié, comme des coupables auxquels

» on pardonne. L'erreur, messieurs, n'est point
» un crime : celui qui la professe la prend pour
» la vérité : elle est la vérité pour lui ; il est
» obligé de la professer, et nul homme, nulle
» société n'a le droit de le lui défendre. Eh !
» messieurs, dans ce partage d'erreurs et de
» vérités que les hommes se distribuent ou se
» transmettent, ou se disputent, quel est celui
» qui oserait assurer qu'il ne s'est jamais trompé,
» que la vérité est constamment chez lui et
» jamais chez les autres ? Je demande donc,
» messieurs, pour les protestants français, pour
» tous les non-catholiques de ce royaume, ce que
» vous demandez pour vous : la liberté, l'égalité
» de droits ¹ ».

Voilà de la véritable, de la grande éloquence !
Ce n'est plus la phrase alourdie par les longues
méditations, par la composition lente du sermon,
c'est la phrase courte, mordante, la phrase qui
court claire et limpide, toute vibrante de l'émotion
profonde, jaillissant vraiment du cœur, à la fois
légère et puissante comme la source du rocher.
On a peine à croire que l'homme qui a prononcé
ces paroles soit le même qui prononçait quelques
années auparavant ces sermons que nous étu-
dions : Rabaut possédait autrement à notre avis
l'éloquence de la tribune que celle de la chaire !

Il arriva à l'Assemblée « précédé d'une réputa-
» tion vraiment colossale ² ». Quand on songe
que cette réputation était basée exclusivement

¹ Œuvres de Rabaut Saint-Etienne précédées d'une notice sur sa vie
par M. Collin de Plancy. Paris 1826 — Tome II, p. 141-143.

² La France protestante — Haag, p. 352 — note 2.

sur sa prédication, on ne s'étonne plus du succès qu'il rencontra, des vrais enthousiasmes qu'il souleva, de l'influence qu'il sut acquérir et employer d'ailleurs au bien de ses corréligionnaires. On comprend que les hommes, qui professaient une aussi grande admiration pour l'éloquence souvent lourde et même douteuse du prédicateur, aient vu cette admiration grandir de cent coudées devant l'orateur politique. On ne s'étonne plus du jeu de mot fameux où ses amis proclamaient que Mirabeau n'était qu'un mi-Rabeau.

CHAPITRE II

Les idées religieuses et morales de Rabaut St-Etienne

§ 1

Considérations générales

Nous pénétrons maintenant plus avant dans notre étude. Il ne peut nous suffire en effet de quelques appréciations sur la forme et le style des sermons de Rabaut St-Etienne pour avoir une idée à peu près complète de sa prédication. Pour cela, il nous faut entrer dans le domaine des idées : c'est ce que nous allons faire maintenant.

Nous devons rappeler ici et surtout démontrer une affirmation, posée par anticipation et pour les besoins du moment dans notre précédent chapitre, à savoir que le contenu proprement religieux, de la prédication de Rabaut, va diminuant à mesure que l'on s'éloigne de la date à laquelle il quitta la faculté ! Nous pourrions même préciser davantage et dire que les sermons qui donnent le plus une impression d'édification religieuse sont exclusivement ceux des deux premières années de son ministère.

Rien ne vaut évidemment pour s'en convaincre la lecture suivie des 57 sermons de Rabaut. Mais c'est là une preuve que nous ne pouvons invoquer ici. Parcourons pourtant cette collection de discours et sans nous arrêter à chacun d'eux, prenons-en un certain nombre par ordre de dates. Nous ne les étudierons pas en détail mais nous dresserons sur chaque sermon une sorte de fiche ; un simple coup d'œil jeté ensuite sur ces fiches permettra au lecteur de juger par lui-même et de se faire une idée semblable.

N° 1. Sermon sur la parabole du bon Samaritain — Etude du caractère de la charité chrétienne ; application directe aux auditeurs ; quand nous rejetons un pauvre, c'est Christ lui-même que nous rejetons.

N° 3. Sermon sur Philippiens 3 : 8. « Je regarde toutes choses comme une perte en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ ». Le monde n'est pas digne de notre attachement, seule la connaissance de Jésus-Christ est parfaite, parce qu'elle nous donne tout ; appel à une décision immédiate et personnelle.

N° 4. Sermon sur Apocalypse 3 : 16. « Parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche ». Description du tiède ; démonstration de sa culpabilité ; application directe ; si vous n'êtes pas tièdes, montrez votre foi par vos œuvres.

N° 8. Sermon sur l'aumône. Hébreux 13 : 16. « N'oubliez pas aussi d'exercer la charité, et de faire part de vos biens, car Dieu prend plaisir à de tels sacrifices » — Critique du luxe ; c'est en

souffrant qu'on apprend à avoir pitié de ceux qui souffrent ; Dieu aime nos sacrifices comme preuve de notre amour et de notre reconnaissance ; les pauvres sont ici-bas les représentants de la divinité.

Sermon sans grand mordant et assez général.

N° 14. 1^{re} homélie sur la réconciliation de Joseph avec ses frères. Genèse 45 : 1-15. Joseph excite notre admiration par son amour pour la vertu, sa résignation à la providence, sa tendresse filiale et fraternelle, par sa générosité et son pardon des injures ; admirer Joseph, c'est s'engager à l'imiter.

Morale assez banale. Dans ce discours et les suivants, les idées de vertu, de bonté, de justice, de bonheur commencent à tenir une grande place, au détriment bien entendu des idées nettement religieuses et chrétiennes.

N° 22. Discours sur la médisance. Jacques 4 : 2. Causes de la médisance ; danger de la médisance ; conclusion : parlez peu et à propos.

Très plat au point de vue moral et très vide au point de vue religieux, ce sermon est un peu un cours de morale laïque.

N° 23. Sermon sur la nécessité de corriger le tempérament par la raison. Jean 1 : 13. Le titre suffit à éclairer sur le contenu ; vide religieux.

N° 24. L'hospitalité et la frugalité d'Abraham. Genèse 18 : 2-8. L'intempérance dans le manger et le boire nuit à la fortune, à la santé, à la raison.

Un sermon, dit chrétien, est construit sur ce thème. Nous ne sommes pourtant qu'en 1770 ! Mais à partir de cette date, sans vouloir dire que le vide religieux aille s'accroissant, en tous cas,

Rabaut demeure dans cette note de morale superficielle et banale, même pas relevée par une note religieuse ; la morale elle-même devient parfois d'une platitude désespérante : nous étudierons ce point avec plus de détails dans un prochain paragraphe.

Nous nous bornerons à citer encore quelques titres :

N° 27. Les dangers des richesses, Luc 12 : 16-21.

N° 30. Sermon sur l'honnêteté des discours. Ephésiens 4 : 29.

N° 32. Le contentement d'esprit que la piété procure, ou sermon sur le plus sûr et le plus court moyen d'être heureux. 1 Tim. 6 : 6 — Mais la piété est « synonyme de vertu » et ainsi tout développement religieux est évité.

N° 37. Sermon sur la vie domestique en général ; où l'on en recherche les sources, et l'on en fait observer la nécessité, l'utilité et la félicité. Proverbes 11 : 29. — Conférence laïque sur la famille.

N° 40. Sermon pour le Vendredi-Saint sur 1 Pierre 2 : 21. — Sermon théorique sur Jésus-Christ victime et modèle.

N° 47. Sermon sur la bonne conscience. Actes 24 : 16. — Il faut citer ici quelques passages typiques de ce sermon.

« Je ferme l'Evangile que je m'étais proposé
» de vous enseigner, je fais plus, je vous laisse
» à chacun vous former une religion à votre
» guise... » p. 10.

— « Quand il n'y aurait point de révélation,

» nous n'en aurions pas moins de grands devoirs
» à remplir, devoirs qui nous sont dictés par la
» loi naturelle » p. 8-9.

Voilà la marche générale de la pensée de Rabaut. Il y a de temps à autre un sermon dont la note est plus religieuse, mais parfois c'est une simple phrase de l'exorde ou de la péroraison qui la donne.

Bien plus, même dans un sermon comme le sermon 49 par exemple, sur le monde invisible, ou le sermon 51 sur le règne de Dieu, le sujet est traité d'une façon aride et sans émotion religieuse apparente.

Cette simple et courte revue des sermons de Rabaut nous semble avoir démontré l'affirmation que nous posions au début : le contenu religieux de sa prédication va diminuant à mesure que l'on s'éloigne de la date à laquelle il quitta la faculté. Il semble que ses expériences pastorales, loin de nourrir sa foi, l'aient desséchée. La foi du jeune homme, plus vivante et plus communicative se durcit en quelque sorte et se paralyse avec la vie.

Quelles étaient pourtant ses idées religieuses et dirions-nous, si le mot n'était pas bien prétentieux pour la circonstance, sa dogmatique ? — C'est ce que nous allons maintenant étudier.

§ 2

Les idées religieuses de Rabaut Saint-Etienne

Ce paragraphe ne peut être que court ! Si nous ne craignons de paraître par trop sévère, nous l'aurions presque intitulé : l'absence d'idées reli-

gieuses de Rabaut Saint-Etienne. Mais pareil jugement serait certainement injuste : les circonstances dans lesquelles est née sa vocation pastorale, le dévouement avec lequel il a poursuivi son ministère, la conception très haute qu'il avait lui-même de ce ministère ¹ suffisent à nous prouver qu'il avait au fond de très réelles et très profondes convictions religieuses, seulement Rabaut est un homme de son temps. Il a subi, malgré lui peut-être, l'influence de l'époque ; il a pris la tournure d'esprit de ses contemporains, et il est tourmenté par un besoin d'argumenter, de raisonner, de prouver, dû sans doute à la nécessité de lutter contre l'esprit négateur, qui de plus en plus se répandait sous l'influence de Voltaire et des Economistes et qui ne laissait plus de place aux affirmations évangéliques fortes et précises. Parcourons la liste de ses sermons ; combien en trouvons-nous sur le Péché, le Salut, la Croix, la Rédemption, l'action du S^t-Esprit ? Où est l'étude approfondie de la Bible et spécialement du Nouveau Testament ? Car, il faut le remarquer, les textes choisis par Rabaut portent peu sur les vérités religieuses fondamentales et quand bien même ce serait le cas, celui-ci ne s'en sert que comme épigraphe, pourrions-nous dire, et traite son sujet d'une façon générale, abstraite, et souvent même en dehors de la substance religieuse

¹ Il écrivait à l'occasion de sa première prédication à son maître Chiron : « Me voilà engagé dans une carrière à la fois noble et périlleuse ; priez le Seigneur, comme je le fais de mon côté, qu'il m'accorde les grâces dont j'ai besoin pour m'en acquitter dignement ». (Lettre d'Etienne Chiron du 5 janvier 1763. — *Archives Serusclat* — d'après l'Essai sur la vie de R. S^t E. — *Ouv. cit.*).

que lui fournissait le texte. Il affectionne d'ailleurs les sujets d'ordre plutôt moral que religieux, une simple revue des textes le prouve abondamment.

Voici pourtant une homélie sur l'histoire de Zachée. Nul ne contestera qu'il n'y ait là ample matière à des développements d'ordre vraiment religieux, et d'autant plus, que Rabaut comprend dans son texte le verset suivant : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu ». Nous allons voir à titre d'exemple ce que Rabaut a su en tirer. Trois parties dans cette homélie. D'abord un délayage à perte de vue sur l'histoire de Zachée, sur Jéricho, sur les publicains, le tout parfaitement inutile au sujet, du moins dans de pareilles proportions ; dans la deuxième partie, nous avons une leçon de charité : je donne la moitié de mes biens aux pauvres ; enfin dans la troisième une leçon de justice : si j'ai fait tort à quelqu'un en quelque chose, je lui en rends quatre fois autant. Et voilà tout. Peut-on espérer trouver pourtant vers la fin une note un peu autre ? Voici qui permettra d'en juger :

« Chrétiens, vous aurez beau vous flatter, vous » aurez beau vous bercer et vous endormir, écar- » ter de votre esprit toutes les réflexions qui » pourraient vous effrayer sur la suite de vos » injustices, il sera toujours vrai que la restitu- » tion est un devoir, et que si vous avez fait tort » à quelqu'un, il faut lui en rendre quatre fois » autant. Voici sur quoi nous fondons la néces- » sité d'une semblable restitution : ce sont des

» maximes claires, nous abrègerons parce qu'elles
» n'ont besoin que d'être énoncées et que vous
» en sentirez facilement la justice.

» Il n'est pas permis de s'approprier la plus
» petite partie des biens des autres ; cela est
» fondé sur la loi de Dieu, sur le sentiment inté-
» rieur, sur les lois humaines et sur cette grande
» et éternelle sentence, *ne faites pas aux au-*
» *tres.....*

» Si l'on ne doit pas s'approprier le bien d'au-
» trui, encore moins doit-on le garder et en faire
» usage, parce que chaque moment où, pouvant
» le rendre on ne le rend pas, est un nouveau vol
» que l'on fait.

» S'il n'est pas permis de garder le bien d'au-
» trui et qu'il faille s'en décharger, il doit re-
» tourner à son maître légitime ou à ses héri-
» tiers, ou à ses créanciers, ou enfin aux pauvres
» s'il n'y a personne pour le recevoir.

» Lorsque l'on reconnaît que le bien qu'on a
» pris injustement à quelqu'un a pu lui occasion-
» ner quelque perte, ou lui faire manquer quel-
» que profit, on doit calculer ces pertes et les
» réparer.

» Enfin, lorsqu'on ne peut pas connaître au juste
» jusqu'où va le préjudice qu'on a porté à son
» prochain, il vaut mieux faire comme Zachée et
» lui rendre quatre fois autant ». (sermon 21, p.
21-22).

Voilà à quoi aboutit une méditation sur l'his-
toire de Zachée. On se demande vraiment si Ra-
baut se trouvait devant une assemblée de chré-
tiens ou pour quel auditoire de cambrioleurs en

mal de conversion, il a bien pu écrire ces lignes.

Nous avons tenu à citer ce passage dans son entier, parce qu'il nous a paru typique. Voilà comment Rabaut traite un texte !

Et que l'on n'aille pas croire que c'est là une exception ! Dans un sermon pour le jour de Pentecôte il ne dira rien de l'action possible du St-Esprit dans l'âme de l'homme ; un jour de Noël, il prêchera sur la supériorité du Christianisme, sans plus, et ainsi de suite ; un examen prolongé de ses sermons à ce point de vue serait fastidieux mais ne ferait que confirmer davantage notre opinion.

Dans ces conditions, on conçoit la grande difficulté qu'il y a à dire d'une façon un peu précise quelle pouvait être sa dogmatique.

Seules de rares et rapides indications peuvent nous en donner une idée.

A tout prendre, Rabaut nous paraît un représentant de ce que l'on pourrait appeler l'orthodoxie rationaliste. On sent peu en lui l'émotion religieuse, on ne sent point palpiter la foi du cœur, seule apparaît la foi de tête. Nous ne trouvons pas dans sa prédication de critique des dogmes traditionnels, aucun doute ne semble l'effleurer à ce sujet ; ou bien serait-ce précisément parce qu'il douterait, qu'il se bornerait à de telles généralités et se lancerait exclusivement dans la morale ? Nous ne le croyons pas, car une des rares indications que nous puissions découvrir se trouve dans le sermon 40 qui est de 1776, soit après plus de dix ans de ministère, sermon dans lequel Rabaut démontre que Jésus-Christ a été

une victime *volontaire propitiatoire* et *sanctifiante*.

A part cela, pour trouver des données précises, il nous faut remonter jusqu'aux sermons de faculté où nous trouvons des exposés sur Dieu (sermon 3, p. 4-5), sur la mort de Jésus-Christ (même sermon, p. 5-6), et dans le même sermon encore, à la page 4, le passage suivant :

« Connaître Jésus-Christ, c'est croire que Jésus-Christ a été envoyé du ciel pour nous sauver, qu'il est mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification ; c'est croire toutes les vérités qu'il nous a enseignées, espérer en ses promesses et craindre ses menaces ; mais surtout c'est s'appliquer les souffrances et le sacrifice de ce charitable rédempteur ».

Voilà à peu près à quoi se bornent les indications précises, c'est peu, comme on le voit !

Pour le reste, nous ne pouvons juger que par allusion, par impression, mais rien ne peut nous faire supposer que Rabaut fût hétérodoxe,

Concluera-t-on que nous reprochons à Rabaut de n'avoir point prêché des sermons dogmatiques ?

Ce serait avoir mal compris notre pensée. Si la dogmatique doit avoir sa place dans la prédication, il ne nous paraît pas que cette place doive être prépondérante.

Le but de la prédication, c'est de nourrir les âmes ; s'il peut être nécessaire sans doute de *démontrer* parfois les vérités évangéliques, il faut avant tout les prêcher, c'est-à-dire les présenter aux hommes ; le plus souvent ces vérités s'impo-

sent d'elles-mêmes au cœur et à l'âme de l'auditoire. Le but du prédicateur, c'est d'apporter la vie à ses auditeurs ; il n'y atteindra que si ceux-ci sentent, derrière toutes ses paroles, les vérités dont il se nourrit lui-même ; or cela on ne le sent pas dans la prédication de Rabaut, et c'est là ce que nous croyons devoir lui reprocher ; en d'autres termes, on ne sent pas chez lui une vie religieuse intense, on a plutôt une impression de vide, voire même de sécheresse. A cet égard citons encore le sermon 31 sur le danger des mauvaises compagnies pour les mœurs. L'idée développée est celle-ci : il faut d'abord chercher à se faire une société ayant de bonnes mœurs et fuir les compagnies de mauvaises mœurs. On s'attendrait à entendre parler ici du secours que Dieu est prêt à donner à qui lui demande sa force pour résister au mal... il n'en est pas question. Jusqu'à la fin du sermon, on espère que la péroraison au moins relèvera le niveau religieux du discours, mais on est vite détrompé, car voici les dernières paroles : « Que reste-t-il donc à faire pour prévenir de tels maux ? Nous l'avons dit, et cette doctrine est bien simple : fuyez les mauvaises compagnies, et conservez les bonnes mœurs. La pratique de la vertu est aussi aisée que ses préceptes sont clairs et intelligibles : puissiez-vous être assez heureux pour vous rendre enfin à l'évidence. Amen » : (sermon 31, p. 19).

Cette lacune d'où vient-elle ? nous l'avons déjà laissé entrevoir, mais nous allons l'examiner de plus près maintenant : elle vient de l'influence rationaliste subie par Rabaut.

Rabaut rationaliste

« La religion chrétienne n'est que la *religion*
» *naturelle* dévoilée aux mortels et confirmée par
» Jésus-Christ. »

Cette affirmation que nous trouvons à la page 14 du sermon 39, sur la supériorité du christianisme (sermon de Noël) paraît être un élément fondamental de la pensée de Rabaut. Celui-ci en effet ne fait guère appel au surnaturel, ni à l'action du surnaturel sur l'individu, action qui nous paraît à nous indiscutable au point de vue religieux et chrétien. Bien plus, il déclare pouvoir se passer parfois de la Révélation, et il appelle alors à son secours la *loi naturelle* (sermon 47, p. 8-9). Et ainsi à travers tous ses sermons, nous voyons peu à peu se substituer à la conscience religieuse et morale, à l'action de Dieu et du Saint-Esprit dans l'âme et dans la vie humaine, l'action qui risque fort de devenir prépondérante de la raison.

Il paraît d'ailleurs en être ainsi dans la personne même de Rabaut. Il donne l'impression beaucoup moins d'un impulsif et d'un enthousiaste que d'un homme parfaitement raisonnable. Ainsi, comme on doit s'y attendre, il condamne avec une véhémence indignée les excès du prophétisme cévenol :

« Un malheureux esprit d'enthousiasme se saisit
» à la fois d'un grand nombre de têtes ; ces cer-
» veaux échauffés croient pouvoir remplacer par

» leurs prophéties les livres prophétiques qu'ils
» ont perdus ; ils s'imaginent être inspirés par le
» même esprit qui les dicta ; des convulsions
» ridicules sont, à leurs yeux ; des signes non équi-
» voques de l'assistance du Saint-Esprit, et les
» oracles qu'on en reçoit sont exécutés avec res-
» pect et promptitude... Oh ! mon Dieu, qui nous
» avez sauvés de cet abîme d'ignorance, terre de
» désolation qui fûtes témoin de ces erreurs
» comme vous l'aviez été des violences qui les
» causèrent, déserts écartés qui nous rappelez à la
» fois ce double genre d'infortune, ne vous élevez
» pas contre la mémoire de ceux de nos pères qui
» donnèrent dans ces excès, (sermon 38, p. 13. »

On ne s'étonne pas de la sévérité de ce jugement quand on a vécu dans l'intimité de Rabaut ; nous ne voulons pas dire, qu'il n'y eût pas réellement des excès dans ces phénomènes de prophétisme, mais Rabaut n'a pas su y voir la part de beauté, de grandeur même qui, selon nous au moins, s'y trouve ; évidemment ces phénomènes ne pouvaient être approuvés par la raison, mais ne faut-il pas parfois passer outre à la voix de la pure raison ?

Rabaut ne semble pas de cet avis et a au contraire une tendance à tout ramener à la raison, à tout juger d'après ses lumières. Quelques textes éclaireront ici notre sujet :

« Vous savez, M. F., que les vérités du Christianisme sont parfaitement d'accord avec les
» lumières de la raison. » (sermon 3, p. 13.)

Tout un discours sur la conscience tend à ramener celle-ci à la seule raison.

« La conscience n'est ni une voix secrète de
» Dieu qui se fait entendre à nos âmes, ni un
» juge placé en nous à qui notre être soit sou-
» mis ; elle n'est autre chose que le jugement que
» notre âme ou notre *raison* porte sur nos
» actions ; en sorte que quand on dit qu'un
» homme consulte sa conscience, c'est comme si
» l'on disait qu'il consulte sa *raison* ; quand on
» dit qu'il agit malgré la voix de sa conscience,
» c'est comme si l'on disait qu'il agit malgré les
» conseils de sa *raison* ; quand on dit qu'il
» éprouve des remords, c'est comme si l'on disait
» qu'il a des reproches de sa *raison*. Encore une
» fois donc, notre conscience, c'est notre raison. »
(Sermon 33, p. 7-8.)

« La conscience n'est point une chimère, et
» dire que nous n'en avons point, ce serait dire
» que nous n'avons point de *raison*, puisqu'elles
» ne sont, l'une et l'autre, qu'une seule et même
» chose. » (Même sermon, p. 9).

«..... Tout homme raisonnable a une cons-
» cience, puisque notre conscience n'est autre
» chose que notre *raison* qui nous approuve ou
» nous condamne. » (Même sermon, p. 13).

Craignant, sans doute, de n'avoir pas convaincu
ses auditeurs, Rabaut dit encore en terminant :
« notre conscience, c'est notre *raison*. » (même
sermon, p. 23).

« Chrétiens, mes très chers frères, vous qui
» êtes heureux d'avoir cru sans avoir vu, dans la
» simplicité d'une foi éclairée par la Révélation,
» appuyez-vous encore aujourd'hui sur la colonne
» de la *raison* : nous n'avons parlé que d'après
» elle. » (Sermon 50, p. 20).

Ce ne sont pas là des textes isolés ; nous les avons choisis comme typiques à trois dates de la vie pastorale de Rabaut, donnant ainsi comme un aperçu d'ensemble : 1764-1774-1783.

Mais il est un sermon très remarquable au point de vue qui nous occupe, et que nous étudierons avec plus de détails ; il nous montrera ce que peut être un discours rationaliste, nous n'osons pas dire un sermon. C'est celui qui porte le numéro 23, sous ce titre *sermon sur la nécessité de corriger le tempérament par la raison*. Une phrase dès le début nous annonce en peu de mots toute la suite des développements :

« Nous voulons essayer de vous démontrer que
» c'est dans le physique du corps qu'il faut cher-
» cher la cause de toutes nos passions, mais que
» c'est dans la raison qu'il faut en chercher le
» remède. » (p. 1).

Voilà bien le résumé de tout le discours ; mais nous tenons à mettre sous les yeux du lecteur d'autres passages qui lui donneront une idée plus complète de ce que pouvait devenir la prédication de la chaire chrétienne.

Un assez long exorde annonce les divisions du sujet tel que les résume le passage cité plus haut, deux parties principales : 1^o c'est dans notre tempérament qu'il faut chercher la première cause de nos passions. 2^o Il faut donc apprendre à corriger notre tempérament et nous servir de la raison qui nous a été donnée pour cela. Et l'exorde se termine par un morceau qui donne en quelque sorte la note de tout le discours :

« O divine raison, don précieux que Dieu

» accorda à l'homme pour être le contrepoids de
» sa faiblesse, toi, que la foule des mortels abandonne et qui dicte tes paisibles leçons au chrétien soumis qui t'écoute, viens présider dans une assemblée de chrétiens. Que ta voix se fasse entendre au milieu de nous et que nos cœurs se rangent en foule sous tes étendards. Amen ! » (p. 4).

Cette invocation pourrait être adressée à Dieu, et elle s'adresse à la Raison !!

« Toutes les idées nous viennent des sens, c'est-à-dire que notre âme n'a aucune pensée, aucune réflexion, aucun sentiment qui ne lui soient donnés par le corps. » (p. 6.)

C'est presque du matérialisme !

« Nos passions se peignent dans la contenance, dans la démarche et surtout dans les traits du visage, que l'on a appelé le miroir de l'âme. Dans la colère, le teint s'allume, les yeux s'enflamment, les dents s'entrechoquent avec un grincement affreux, la bouche écume, les muscles se roidissent, les mains tremblent et tout le corps est dans un mouvement convulsif. Dans la joie excessive, une rougeur vermeille colore le visage, les yeux brillent d'un feu extraordinaire et qui n'est pas naturel, la bouche s'ouvre avec excès, elle ne pousse que des sons inarticulés et tous les muscles du visage se tendent avec un mouvement forcé qui peut devenir très nuisible. L'envie porte un teint livide, la jalousie a le regard sombre et farouche, l'orgueil l'a dur et hautain, le mépris sévère, le dédain distrait et moqueur... »

» Il y a des symptômes intérieurs qui accompagnent les passions... Dans la tristesse, le
» sang circule fort lentement, et le cœur se res-
» serre ; dans la joye, le sang circule fort vite et
» les ouvertures du cœur se dilatent et s'élargis-
» sent ; dans la haine, on sent une chaleur brû-
» lante dans la poitrine ; dans la douleur, on y
» sent un poids cruel dont on est affaissé ; dans
» le désespoir, on éprouve une perte totale de
» ses forces, un froid subit s'empare des mem-
» bres et met tout le corps dans le plus grand
» péril ». (p. 7-8).

N'oublions pas que tout ceci est écrit au sujet de ce texte : « Quand vous êtes tentés, ne dites pas, c'est Dieu qui me tente. » Et Rabaut continue à développer ce thème, pour aboutir à cette conclusion :

« Nos passions, criminelles dans leurs excès,
» sont innocentes dans leur principe. » (p. 9).

Il éprouve d'ailleurs le besoin d'expliquer une affirmation qui ne pouvait manquer de paraître étrange à ses auditeurs : nos passions sont innocentes dans leur principe, parce qu'elles ne sont
« autre chose que nos besoins, et que ces be-
» soins, qui nous ont été donnés par le Créateur,
» sont inséparables de notre nature. » (p. 9-10).

Ces passions, innocentes dans leur principe, deviennent criminelles, « lorsque notre volonté
» libre donne son assentiment à la passion, lors-
» que notre âme se livre à cette passion que le
» corps lui a inspirée. » (p. 10).

Dans la deuxième partie, Rabaud s'efforce de montrer comme quoi c'est la raison qui doit corri-

ger notre tempérament, la raison, cette faculté qui nous distingue de la brute :

« L'homme organisé comme la brute, faisant
» les fonctions animales de la même manière, inférieur même aux animaux à bien des
» égards, en a été distingué par le plus glorieux
» de tous les privilèges... Quelle est donc cette
» prérogative accordée à l'homme ?... C'est cette
» faculté que nous appelons la Raison, flambeau
» précieux qui sert à nous guider à chaque pas et
» qui fait toute notre supériorité. » (p. 13).

Selon les circonstances, la raison s'appelle industrie, pénétration, prudence, justice, conscience, sagesse.

Donc l'homme possède la raison ; elle est « à notre commandement, l'« exercice la perfectionne. » Enfin « la raison nous a été donnée pour
» régler notre conduite et nous amener au bonheur qui fait l'objet de tous nos désirs. »

1^{re} Conséquence : un homme qui ne fait pas usage de sa raison est indigne de l'avoir reçue, il se dégrade et se met au-dessous des animaux.

2^o Conséquence : nous devons faire principalement usage de la raison, contre les attaques des passions 1^o parce que les passions nous empêchent de réfléchir ; 2^o parce qu'elles nous empêchent de parvenir au bonheur ; 3^o parce qu'elles nous exposent à un très grand nombre de périls dont seule la raison peut nous garder.

Voilà la fidèle analyse d'un sermon prêché du haut d'une chaire chrétienne sur ce texte : « Quand vous êtes tentés, ne dites pas, c'est Dieu qui me tente. » Voilà tout ce que Rabaut a pu tirer de

son texte ! Avec une pareille conception des passions, que devient le sentiment du péché ? Avec des notions aussi platement utilitaires, que devient la notion de la responsabilité personnelle, du compte à rendre, de la justice de Dieu ?

Dieu ? mais il ne tient aucune place dans ce sermon, c'est à peine si son nom même y est prononcé !

D'ailleurs le sermon n'a-t-il pas été placé dès le début sous l'invocation de la Raison ? D'autre part, quelle n'est pas la puissance de l'homme si sa seule raison peut suffire à le rendre vainqueur de ses passions ? Aussi pas un mot sur la faiblesse de l'homme en face du péché, pas un mot sur la nécessité d'implorer le secours de Dieu devant la tentation.

Il nous semble qu'après la rapide étude de ce sermon, le titre du présent paragraphe se trouve justifié !

L'homme pour qui la raison est ce qu'elle nous apparaît dans ce sermon, est bien un rationaliste. Mais quand on songe que cet homme était un prédicateur de l'Evangile, quand on songe que l'auditoire, auquel il s'adressait et qui pouvait être enthousiasmé de ces discours, était composé des fils mêmes des héros de l'Eglise sous la Croix, et se réunissait encore dans ces déserts où venait de couler, pour la foi au seul Crucifié, le sang de leurs pères, on est effrayé en songeant à quel point était grande l'influence des philosophes, et combien elle s'exerçait, pernicieuse, pour entraîner à ce point l'âme des fils des martyrs, pour qu'il fût possible d'entendre un pareil sermon du

haut de la chaire d'un Paul Rabaut et de la bouche de son propre fils !

§ 4

La Morale de Rabaut St-Etienne

Nous venons de voir le vide religieux de la prédication de Rabaut ; bien des sermons sont a-religieux ; que renferment-ils donc ? Si ce ne sont pas des vérités d'ordre proprement religieux, ce ne peut guère être autre chose que de la morale, et en effet les idées de justice, de sagesse, de vertu, de bonheur forment la matière essentielle de ces sermons. Allons-nous au moins trouver ici des affirmations fortes, une morale très pure, très élevée, toute pénétrée de saveur chrétienne ? C'est ce que nous allons voir.

Une rapide revue des textes et des titres, nous dira d'abord quels sont à peu près les sujets qui préoccupent Rabaut. Nous ne pouvons examiner tous ses sermons et de plus tous ne portent pas un titre annonçant des développements purement moraux et c'est souvent dans le courant du discours que nous trouvons des indications qui peuvent nous être précieuses pour le point de vue qui nous retient maintenant. Notons seulement au hasard quelques sermons :

Sermon 8 sur l'Aumône, Hébreux 13 : 16 — sermon 10 sur la sagesse chrétienne, Jacques 1 : 5 — sermon 11 sur la colère, Proverbes 16 : 32 — sermon 22 sur la médisance, Jacques 4 : 2 — sermon 24 sur l'hospitalité et la frugalité d'Abraham,

Genèse 18 : 2-8 — sermon 27 sur le danger des richesses, Luc 12 : 16-21 — sermon 30 sur le danger des mauvaises compagnies pour les mœurs, I Corinth. 15 : 33 — sermon 37 sur la vie domestique en général, où l'on en recherche les sources et l'on en fait observer la nécessité, l'utilité et la félicité, Proverbes 11 : 29 — sermon 45 sur le respect pour les vieillards, Lévit. 19 : 32 — sermon non daté sur la morale fausse et la morale imparfaite, pas de texte — fuyez les passions de la jeunesse, 2 Tim. 2 : 22 sermon sans titre ni date — sermon non daté sur la laideur du vice, Daniel 9 : 7.

Voici donc toute une série de discours exclusivement moraux, on serait presque tenté de dire des conférences morales ; seule, la présence du texte les fait rentrer dans le genre du sermon. Comme même les sermons à façade religieuse ne contiennent guère autre chose que de la morale, nous pouvons bien affirmer que la prédication de Rabaut est presque exclusivement à tendance non pas religieuse, mais morale.

Il reste à nous faire une idée de ce qu'est cette morale. Le seul énoncé des titres, donné plus haut, nous montre quelles sont à peu près les questions dont s'occupe Rabaut, mais ce qui est curieux, c'est l'angle sous lequel il les envisage, la façon dont il prend son sujet et les arguments qu'il emploie pour le développer : c'est ce que vont nous montrer quelques citations.

Et d'abord une affirmation générale qui ne manque pas d'intérêt. Rabaut se demande quel est ce que nous pourrions appeler le ressort

moral qui poussera les hommes à accomplir le devoir ; nous attendrions qu'un prédicateur de l'Evangile répondit : la pensée, le désir d'accomplir la volonté divine, fortifiés par notre amour pour Dieu ; et voici ce que nous lisons :

« le plus sûr moyen pour nous engager à » remplir nos devoirs, est de nous bien exposer » les avantages que nous devons y trouver. » (sermon 37, p. 11).

C'est donc uniquement notre *avantage personnel* qui doit nous encourager à la vie morale ! Il faut dire pourtant que telle ne fut pas toujours la manière de voir de Rabaut. Les paroles ci-dessus furent prononcées en 1776.

Douze ans auparavant, dans un sermon de faculté, prononcé à Lausanne en 1764, Rabaut constate qu'alors, comme au temps de saint Paul, les vices sont à peu près les mêmes ; vices dans la croyance, vices dans la morale et jusque dans la pratique de la vertu et ceci parce qu'on ne fait pas toutes choses pour la gloire de Dieu. Voilà certes un autre langage et l'on aimerait retrouver ces idées-là dans toute sa prédication ; malheureusement, au point de vue moral comme au point de vue religieux, c'est dans le sens de l'amoindrissement, du terre à terre et même de la platitude que marche la pensée de Rabaut ; et malheureusement encore la note élevée, pure que donne le sermon de faculté ne se retrouve plus ou à peu près.

Quatre ans après seulement, en 1768, Rabaut parle de la charité, à propos de l'histoire de Zachée et voici ce qu'il dit :

« Quand Zachée donnait la moitié de son bien
» aux pauvres, il avait calculé sans doute que
» l'autre moitié lui suffirait pour l'entretien de sa
» maison, de sa table et de sa famille : voilà le
» calcul que devrait faire aussi chaque père de
» famille dans sa maison. » (Sermon 21, p. 16).
Quelle charité ! On songe vraiment au vieil adage ;
Charité bien ordonnée commence par soi-même.
Est-ce donc là ce que devrait dire un sermon
chrétien ? Encore une fois, n'allez pas croire que
nous argumentons sur un passage isolé pour en
faire bénéficier la thèse que nous avançons ! Les
exemples de cette morale peu désintéressée,
nous ne les trouvons que trop souvent.

La sagesse « procure la paix de l'âme pendant
» cette vie, et les récompenses du juge des hom-
» mes pendant l'éternité ». (sermon 10, p. 5)

Voici un sermon sur la médisance (sermon 22)
auquel d'ailleurs Rabaut lui-même enlève le titre
de sermon pour donner celui de « discours », il a
raison. Il développe les dangers de la médisance
qui sont en résumé les suivants : on va trop loin
et on risque de mentir — il est dangereux de dire
du mal du prochain parce que c'est le moyen de
le répandre davantage — parce qu'on perd l'esti-
me des honnêtes gens — parce qu'il ne faudrait
pas faire aux autres, ce que l'on ne voudrait pas
qu'il vous fût fait.

« L'intempérance dans le manger et le boire
» nuit à notre fortune... » nuit également à notre
santé et à notre raison. (sermon 24, p. 13 et suiv.)

« Les bonnes mœurs sont nécessaires au bon-
» heur de chaque individu..., elles conservent

» la santé par la modération et par cette égalité
» d'âme qui maintient l'esprit et le corps dans le
» plus heureux équilibre.

» Elles sont nécessaires au bonheur de chaque
» famille. Ce sont elles qui dictent à chaque
» membre d'une famille, les devoirs qu'il doit y
» remplir....

» Les bonnes mœurs sont nécessaires pour le
» bonheur des empires...., c'est dans les mœurs
» des sujets que l'état doit trouver ses plus gran-
» des ressources.

«Sans elles vous ne pouvez être heureux,
» vous ne devez rien épargner pour les conserver
» si vous en avez encore ou pour les regagner si
» vous les avez perdues ». (sermon 31, p. 7-8)

Il faut donc être moral non pour obéir à Dieu,
mais tout simplement pour être heureux. Dans le
sermon 32 sur le plus sûr et le plus court moyen
d'être heureux, Rabaut nous dit que le bonheur
vient du contentement d'esprit que la piété pro-
cure. Il ne faut d'abord pas oublier que pour lui,
« piété est synonyme de vertu ». (p. 12)

Comment donc cette piété nous donne-t-elle le
bonheur ?

«en écartant soigneusement de notre rou-
» te, ou du moins en applanissant les obstacles
» qui pourraient occasionner dans notre âme des
» sensations désagréables, et en nous fournissant
» au contraire une suite non interrompue de plai-
» sirs toujours égaux, toujours purs, dont l'âme
» est toujours satisfaite, dont elle ne se dégoûte
» et ne se lasse jamais ». (p. 14).

Voilà quelques passages saillants que nous

pourrions multiplier ; ils donnent suffisamment par eux-mêmes une impression malheureusement trop précise de la morale de Rabaut : c'est à peine de la morale chrétienne. La morale chrétienne repose d'une part sur le sentiment du péché et d'autre part sur la recherche de la volonté de Dieu. Nous avons vu précédemment le rôle nul que semble jouer dans l'âme de Rabaut le sentiment du péché ; la recherche de la volonté de Dieu ne joue pas un rôle plus grand, nous pouvons en juger maintenant. La base de sa morale semble être la recherche du bonheur ; c'est de l'eudémonisme souvent même très plat.

Sans doute on pourrait discuter sur ces textes ; on pourrait dire qu'il n'y a rien dans ce qu'écrit Rabaut qui écarte cette idée, que notre bonheur vient précisément de ce que, en accomplissant le devoir, en servant Dieu, par cela même c'est Lui qui « applanit les obstacles qui pourraient occasionner dans notre âme des sensations désagréables ». Mais c'est là après tout une idée que nous prêterions à Rabaut ; nulle part il ne l'exprime. Nous ne pouvons pas juger sur ce qu'il pensait au fond de lui-même, mais sur ce qu'il a écrit, et si telle était sa pensée intime, pourquoi ne l'a-t-il pas exprimée ?

Non, il faut le reconnaître, il est aussi difficile de défendre Rabaut quand il s'agit de sa morale que quand il s'agit de sa religion : affadissement religieux et affadissement moral. Bonté, justice, sincérité, vertu, sagesse, bonheur, tels étaient les thèmes sur lesquels discouraient les moralistes et les philosophes. Rabaut fut de son temps ; mais il

aurait dû comprendre que ces mots qui expriment de grandes choses, sont vagues, abstraits, vides de sens quand ils ne sont animés et vivifiés par le souffle de l'Évangile, quand ils ne sont pas présentés aux hommes dans la personne de Jésus-Christ. Il a trop sacrifié au goût de ses contemporains ; il a trop oublié que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu. Ce n'est pas en flattant l'esprit de ses auditeurs que l'on prêche l'Évangile il faut quelque fois être violent pour amener des âmes au Royaume ; il faut les secouer d'une main ferme, il faut les réveiller avec force. Rabaut a peut-être trop usé de cette douceur qu'il recommande dans un de ses sermons :

« Il n'y a personne qui n'ait ses défauts.....
» nos propres défauts doivent nous engager à
» supporter les défauts d'autrui..... il
» est dangereux de choquer l'amour-propre des
» autres..... en général, les hommes d'un
» caractère doux sont ceux qui se font le plus
» aimer dans la société..... la douceur
» contribue au bonheur de la vie..... » (sermon
34, p. 13-14-15).

Dans le domaine moral comme dans le domaine religieux, le grand reproche que nous adressons à Rabaut c'est de n'avoir pas su dominer son temps.

CHAPITRE III

Les idées sociales de Rabaut Saint-Etienne

§ 1

Considérations générales

Peut-être est-il bien prétentieux d'intituler le présent chapitre « les idées sociales de Rabaut Saint-Etienne ». Pareil titre risque d'induire en erreur dès l'abord et de laisser croire qu'il y a dans la prédication de Rabaut un système de morale sociale. Or il n'y a rien de semblable. Pas plus que nous n'y trouvons de dogmatique ou de morale proprement dite, nous n'y trouvons de théorie sociale ; il est bien entendu que nous nous bornons ici à étudier sa prédication. Sans doute trouverions-nous un nombre bien plus considérable d'éléments si nous nous attachions aux discours politiques de Rabaut, mais ce n'est point là notre domaine : nous n'étudions pas l'homme politique mais le pasteur.

Pour nous faire une opinion, d'ailleurs très insuffisante sur les idées sociales de Rabaut, une seule méthode s'offre à nous, c'est celle que nous avons employée pour étudier ses idées religieuses et morales : parcourir la série de ses sermons et

recueillir ici et là les indications qui peuvent nous être utiles.

Rabaut en effet a touché de temps à autre à telle ou telle question sociale, envisageant la question non pas bien entendu comme un sociologue, mais comme un pasteur parlant du haut de la chaire à un auditoire de chrétiens ; pour cette raison il ne se laisse point aller à des développements théoriques.

La lecture de quelques passages nous éclairera sur les idées de Rabaut touchant seulement certains points qui ont trait à la morale sociale. Avant d'aborder ces points spéciaux et pour rester encore dans ce qui est général, signalons un passage tiré du sermon 15 pour le jour de Pentecôte. Rabaut prêche sur ce texte Ephésiens 5 : 9 : les fruits de l'Esprit consistent en toute sorte de bonté, de justice et de sincérité.

Il établit d'abord que la bonté, la justice et la sincérité sont les trois principales vertus sociales et pour le prouver, voici comment il les définit :

La bonté : « c'est en général la disposition à » faire le bien. Elle prend sa source dans un besoin du cœur ; c'est le besoin d'aimer et de faire du bien. Elle se décompose selon les cas et » devient : affabilité, douceur, compassion, bien-faisance, affection, générosité.

« *La justice* est un engagement public qui » nous oblige à respecter tout ce qui leur appartient — (aux hommes) — ... C'est elle qui défend les biens et les droits de chaque particulier. Tandis que le paisible citoyen est livré aux » occupations de son état ou aux douceurs du

» sommeil, la justice veille pour lui. C'est elle
» qui a formé un dépôt public où chaque membre
» de la société vient déposer son honneur, ses
» biens, sa vie, ses intérêts et ceux de sa famille.
» C'est elle qui dès le commencement du monde
» a fait retentir, dans toutes les parties de l'uni-
» vers, cette loi que tous les peuples ont enten-
» due et rejetée : ne faites pas aux autres ce que
» vous ne voudriez pas qui vous fût fait. La justi-
» ce tient sous sa garde le bien de chaque parti-
» culier..... La justice tient sous sa garde l'hon-
» neur de chacun des membres de la société.....
» La justice a pris sous sa protection surtout la
» vie de chaque citoyen (p. 8-9).

» *La sincérité* consiste à avouer sans déguise-
» ment sa façon de penser et à éviter avec soin
» de jeter son prochain dans l'erreur » (p. 10).

Telles sont donc les vertus qui sont à la base de la vie sociale, et, si nous en jugeons par l'ampleur du développement, c'est sur la justice que repose surtout l'organisme social.

Cette affirmation a un corollaire et on pressent le Rabaut député de la Révolution dans les mots suivants proclamés d'une façon nette, catégorique :

« Dans le pacte social des hommes, tous sont
» égaux » (même sermon, p. 17).

Sur cette base, il eût été intéressant de voir Rabaut élever l'édifice social, mais nous ne trouvons plus d'indications suffisantes pour nous permettre des affirmations précises, à part pourtant deux ou trois points que nous allons étudier.

Mais auparavant, il est une question que nous

devons poser, sans toutefois pouvoir la trancher faute d'éléments, faute de preuves : nous voulons parler de l'influence qu'ont pu avoir, au point de vue qui nous occupe, sur Rabaut Saint-Etienne des hommes comme Jean-Jacques Rousseau ou Montesquieu. Mais comment nous prononcer ? nous trouvons bien peu de passages qui puissent nous permettre de dire d'une façon très affirmative : il y a du Rousseau, il y a du Montesquieu dans Rabaut ; la citation du texte le plus explicite que nous pourrions trouver dans ses sermons, serait peut-être encore insuffisante. Tout ce que nous pouvons dire, c'est ceci : en lisant la suite des sermons de Rabaut, on sent peu à peu se dégager une impression qui ne repose sur rien de très précis peut-être, mais une impression réelle pourtant, à savoir que Rabaut semble avoir subi l'influence de Rousseau et de Montesquieu comme de Voltaire et des Encyclopédistes. Il semble que l'idée de pacte social, de contrat social ait joué un rôle dans la pensée de Rabaut ; il semble qu'il se fasse une idée voisine de celle de ces philosophes, pour ce qui touche à la nature de l'homme, à l'éducation, à la civilisation... nous ne pouvons pas être plus affirmatif, et cela se comprend puisque Rabaut ne traite pas les questions sociales d'une façon systématique ; il aborde tel point, il effleure en passant tel autre, il ne traite pas à proprement parler. Pourtant quand il parle de la formation des sociétés, on ne peut s'empêcher de songer à Montesquieu ; quand il parle de pacte, de contrat social, on ne peut s'empêcher de penser à Rousseau ; et l'on ne peut

s'empêcher, quand on trouve, presque dans chaque sermon et plusieurs fois dans le même, l'appellation d'*Etre suprême* adressée à Dieu, de penser à la profession de foi du vicaire Savoyard, dont le vague théisme a joué un rôle néfaste sur la piété des hommes de cette époque, et en particulier sur Rabaut Saint-Etienne.

§ 2

La famille

Nous n'avons pas d'éléments suffisants pour approfondir les idées de Rabaut sur la famille ; nous sommes un peu mieux renseignés sur un des côtés du rôle de la famille : l'éducation. Mais comme étude sur la famille elle-même, un seul sermon peut nous éclairer ; encore est-il si vague, si général, que nous n'en pouvons tirer que deux ou trois appréciations. Le titre de ce discours promet beaucoup, le discours malheureusement tient peu : *Sermon sur la vie domestique en général, où l'on en recherche les sources et l'on en fait observer la nécessité, l'utilité, la félicité*. Il n'y a rien là de très original et en réalité Rabaut s'occupe surtout de montrer l'utilité de la famille après avoir parlé du charme de la vie familiale avec ce sentimentalisme un peu mièvre du dix-huitième siècle.

D'une façon générale le rôle de la famille, c'est de former des hommes justes, ceci dans un but double, individuel d'une part, social de l'autre, c'est-à-dire donner le bonheur à l'individu et faire

de bons citoyens. Comment la famille remplit-elle ce but ? Par l'éducation.

L'éducation est une des questions qui semble avoir le plus préoccupé Rabaut.

Nous trouvons en effet plusieurs sermons qui traitent de ce sujet : d'abord le sermon 16, *premier sermon sur l'Education* — le sermon 18, *deuxième sermon sur l'Education* — sermon 20, *discours sur la nécessité de l'Education religieuse* — sermon 46, *principes de la bonne Education*. De plus, des notes sur la question qui nous occupe, des observations en passant sont parsemées à travers plusieurs autres sermons qui ne traitent pas spécialement de l'Education. Il semble donc que nous ayons abondance de matériaux pour nous éclairer sur les idées de Rabaut, touchant cet important sujet.

Et pourtant il n'en est rien, en dépit des apparences, et nous ne faisons pas dans ces discours une riche moisson de renseignements.

Le sermon 20 par exemple est absolument vide et les autres ne contiennent trop souvent que des développements sur les lieux communs de l'éducation ; nous ne trouvons guère d'idées originales qui méritent vraiment d'être approfondies et retenues.

Cherchons pourtant comment se pose la question pour Rabaut et comment il y répond :

« Les vertus des particuliers font le bonheur » et la santé d'un Etat... les vices des particuliers » contribuent à la perte de l'état, et l'entraînent

» nécessairement..... lorsque les hommes se ras-
» semblèrent en société, la vertu dut être le lien
» qui forma ce nœud primitif, et dut l'être à tou-
» jours... La décadence des empires a toujours
» été la suite de la décadence des mœurs », (sermon 18, p. 5-6).

Si le bonheur de l'Etat dépend des mœurs des citoyens, quel meilleur moyen pour assurer ce bonheur qu'une éducation sage qui prend les citoyens dès le berceau et les forme peu à peu à ces bonnes mœurs sur lesquelles reposent et le pacte social et la prospérité même de la société.

Rabaut assigne donc un but très noble, très élevé à l'éducation : se plaçant au-dessus du bonheur de l'individu lui-même, il regarde au-delà et plus haut. L'éducation a pour but le bonheur, la sécurité de la société, de l'Etat.

Quelle doit donc être cette éducation ? Quel but doit-elle poursuivre ? Ce but est double : religieux et moral.

Il est à remarquer en effet, et nous n'y voulons pas manquer, cela ne nous est pas arrivé si souvent, que Rabaut donne ici une importance toute particulière à l'idée religieuse ; celle-ci doit, selon lui, jouer un rôle capital, un rôle même prépondérant dans l'éducation : c'est ainsi qu'il consacre un sermon entier à « la nécessité de l'éducation religieuse » (sermon 20).

Il ne nous dit pas très exactement comment il comprend l'éducation religieuse, ce qui eût pourtant été intéressant à connaître. Qu'il nous suffise de savoir, ce qui est déjà beaucoup, que

Rabaut pose comme un principe la nécessité de l'éducation religieuse.

Cette éducation se doit faire avant tout au foyer, et Rabaut nous trace un tableau de ces « maisons fortunées, où des parents vertueux » donnent à leurs enfants une éducation religieuse, et les habituent à être pieux, bienfaisants et justes ; asiles sacrés, où la piété conserve encore ses autels, vous êtes de véritables temples consacrés au Tout-Puissant ; vous exhalez un parfum balsamique, l'impure contagion du vice n'approche point de vos murs... » (sermon 20, p. 11).

L'éducation religieuse n'est pas tellement un but en elle-même, qu'un moyen pour arriver à réaliser ce que l'on pourrait appeler une bonne éducation.

« Revenez, nous vous en conjurons, revenez à ce *moyen infailible* d'éducation » (même sermon, p. 6).

Nous l'avons dit, l'éducation ne doit pas être seulement religieuse, mais aussi morale. Et nous retombons ici dans ces idées de bonté, de sagesse, de justice etc., dont Rabaut parsème ses sermons, et qu'il groupe comme en un faisceau dans les sermons sur l'éducation.

Il s'agit de développer les facultés de l'enfant et, s'il est nécessaire, de réformer, de corriger son tempérament. Avec un peu de bonne volonté et d'imagination, nous pourrions nous représenter, le type d'homme moral que se fait Rabaut, d'après ses sermons sur l'éducation : les idées sont trop banales, pour qu'il vaille la peine de les déve-

lopper ici longuement. Donner à l'enfant un cœur grand, un cœur bon, développer en lui le sentiment de la justice, le respect de la personne humaine, voilà à peu près à quoi se résume la conception de Rabaut. Ce n'est pas à dire qu'elle soit mauvaise ou critiquable, mais peut-être ne l'est-elle justement pas assez, ce n'est là que de la bonne morale courante ; par là Rabaut ne risquait certes de heurter les idées de personne, mais peut-être aussi ne forçait-il pas assez l'attention et par conséquent sa prédication, au lieu de harponner en quelque sorte les consciences et de les amener captives sous le joug de leurs devoirs, laissait-elle ces mêmes consciences au large dans des conceptions morales, honnêtes sans doute, mais insuffisamment fortes pour produire des fruits bénis.

Aussi bien les préceptes si généraux et si vagues que donnait Rabaut sur l'éducation ne semblent pas avoir fait sur ses auditeurs une impression bien grande, puisqu'il fut un jour chargé par le consistoire de reprendre publiquement le troupeau sur la conduite de ses membres :

§ 3

Richesse et pauvreté

Rabaut condamne-t-il la richesse ?

Voilà une question qui ne peut manquer de se poser à notre esprit et à laquelle il n'est point aisé de répondre ; nous ne pouvons guère, à vrai dire, nous baser pour la résoudre que sur un seul sermon traitant à peu près le sujet.

Ce sermon est intitulé : *Les dangers des richesses* (sermon 27) mais il n'en ressort pas d'idées très nettes sur l'avis personnel de l'auteur sur les richesses.

A ce sujet, remarquons que presque tous les points abordés jusqu'ici nous ont amenés à une semblable conclusion. Il est curieux de voir combien peu précise est la pensée de Rabaut ; combien il évolue presque exclusivement dans les idées générales ; il abuse d'une phraséologie vague ; d'ailleurs bien dans le goût du siècle, mais qui est singulièrement gênante pour le critique qui cherche à saisir une pensée trop fuyante.

Rabaut n'étudie guère la question des richesses au point de vue social, mais surtout au point de vue moral personnel. Il établit d'abord que si les pauvres ont leurs tentations propres, les riches en ont aussi et n'y succombent que trop souvent. La richesse représente pour l'homme bien des écueils contre lesquels vient se briser son bonheur. Ces écueils sont : les vastes projets, trop vastes pour sa fortune qui lui paraît illimitée, d'où l'inquiétude, d'où les désirs inassouvis ; un tel homme n'est pas heureux ; — l'amour-propre qui fait que l'on ne pense qu'à soi, que l'on n'amasse que pour soi ; — l'usage grossier que l'on fait des richesses, rapportant tout aux sens ; — l'oubli de la mort. Voilà dans leurs grandes lignes les données que nous fournit ce sermon. Il est presque entièrement construit sur ces bases et ne fait que développer les idées que nous venons d'indiquer : c'est peu, comme on le voit, pour se faire une opinion sur les idées de Rabaut à ce sujet ;

nous l'essaierons pourtant, mais nous ne pourrions guère aboutir qu'à des affirmations vagues.

Quel est en somme le point de vue de Rabaut ? Les richesses sont-elles condamnables en tant que richesses ? Il ne le dit pas positivement, et cela ne ressort pas clairement des textes ; il montre seulement que les richesses constituent pour l'homme un danger, mais un danger tel, que visiblement Rabaut estime préférable le sort de quiconque n'en possède pas trop.

Que doit dans ces conditions devenir l'homme riche, et ne peut-il donc espérer traverser tant d'écueils sans s'y briser ? Si, et c'est pour l'auteur le moyen d'introduire la note religieuse, on peut être riche pour Dieu, c'est-à-dire donner l'exemple de la vertu, être riche en bonnes œuvres, être riche pour les pauvres que Dieu nous a recommandés.

Pourrons-nous être plus précis en ce qui regarde la pauvreté ? à peine. Nous rencontrons encore ici un embarras semblable à celui que nous avons eu pour les richesses : un seul sermon nous éclaire le sermon 26 sur les devoirs des pauvres ; lui seul peut nous renseigner sur les idées de Rabaut. Voyons donc les éléments que nous fournit ce sermon :

« Ce que vous appelez la pauvreté, n'existe que » dans l'opinion. Vous ne regardez pas tant si » vous êtes pauvres, que si les autres vous estiment tels... Quand on est assuré de la nourriture et du vêtement, on en a assez. » (p. 6).

Même les pauvres, qui vont « promenant dans » les carrefours et dans les chemins le touchant

» spectacle de leur misère, étalans sous différents
» aspects toutes les tristesses de la nature
» humaine..... » (p. 6), ont souvent appris à être
contents de l'état où ils se trouvent ; ils savent
vivre dans la pauvreté et les riches ont souvent à
leur envier leur joie et leur contentement d'esprit.
Mais il est plus difficile d'être pauvre quand tous
les coups de la misère vous frappent, quand, dans
une nombreuse famille, le père est sans travail et
que les enfants meurent de faim.

Ainsi, sauf pour les cas extrêmes comme les
derniers indiqués, la pauvreté est quelque chose
de très relatif, elle « n'existe que dans l'opinion. »

La note générale d'ailleurs qui se dégage de ce
sermon, c'est que le sort des pauvres est plus en-
viable que celui des riches, pourvu qu'ils aient le
strict nécessaire à la vie. On pourrait peut-être
objecter que ceux-là précisément ne rentrent pas
dans la catégorie des vrais pauvres. Rabaut a pour-
tant raison car combien de gens refuseraient de
dire avec lui « quand on est assuré de la nourri-
» ture et du vêtement, on en a assez ? »

Une question alors se pose, c'est celle des cau-
ses de la pauvreté. Rabaut ne semble pas soup-
çonner celles que l'on prône aujourd'hui : surpro-
duction, fraude, insuffisance des salaires etc.,
etc., toutes questions actuellement à l'ordre du
jour. Il ne regarde pas si loin, ce qui reviendrait
peut-être à dire qu'il voit plus juste ; il met le
doigt sur la plaie en cherchant *dans l'individu*
lui-même la cause de la pauvreté, au lieu de la
chercher dans la société. Sans doute celle-ci a des
torts, mais on oublie peut-être trop aujourd'hui

le côté que Rabaut, avec raison à notre avis, met en lumière.

Il a des pauvres *par paresse, par désordre, par imprudence, par envie*, et Rabaut, développant chacun de ces points, montre que le remède consiste à apprendre aux pauvres *le travail, l'économie, le contentement d'esprit et la modestie*. Peut-être pouvons-nous reprocher à Rabaut de n'avoir pas envisagé tous les côtés de la question, en tous cas, nous ne pouvons qu'être d'accord avec lui en ce qu'il a insisté sur un côté trop souvent négligé, la responsabilité *personnelle* de l'individu pauvre.

Trouvera-t-on tout cela bien général, bien imprécis, bien bref ? C'est pourtant tout ce que nous nous sentons libre d'affirmer : préciser davantage serait risquer de prêter à Rabaut des idées qu'il n'a pas.

§ 4

L'État

Pas plus que nous n'avons trouvé ailleurs de théories proprement dites, nous ne trouvons chez Rabaut de théorie de l'Etat. Nous disposons néanmoins d'un nombre relativement grand d'éléments. Un sermon surtout nous éclaire, c'est le sermon 6 « sur les devoirs des sujets envers leur Roi. » Nous pouvons pourtant puiser nos renseignements dans d'autres sermons encore, et notamment dans le sermon 36 « sur l'accord de la religion et des lois » prononcé à l'occasion du couronnement de Louis XVI.

Les hommes, lorsqu'ils se sont formés en société, ont établi une sorte de contrat, de pacte, tacite sans doute, réel pourtant, à la base duquel étaient *la vertu et le respect des individus*. Mais bientôt il y eut des hommes qui osèrent violer ce contrat et qui, abandonnant les voies de la vertu, attentèrent bien vite à la liberté des autres individus, membres de la société ; il fallut un frein qui les retînt ; ce frein fut double : la religion et les lois : « Partout où les hommes se sont réunis » en société, ils ont été gouvernés par deux » puissants ressorts..... ces deux ressorts sont » la Religion et les Loix. » (Sermon 36, p. 7).

Rabaut aime à associer ces deux termes et c'est à peine s'il ne donne pas pour mission à la religion de faire respecter la loi ; en tous cas il affirme que, entre autres choses, la religion a pour but d'ordonner la chose publique, de mettre de l'harmonie dans la marche de l'Etat, d'assurer le bon fonctionnement de tous les multiples rouages et engrenages qui constituent un Etat.

Sur ce point encore Rabaut est bien de son siècle. Voltaire n'avait pas une autre idée de la religion ; — il faut une religion pour la canaille, disait-il ; — la seule différence, c'est que pour Voltaire là se bornait le rôle de la religion, tandis que pour Rabaut, ce rôle naturellement va bien au-delà. Si pourtant de pareilles idées étaient courantes dans la chaire chrétienne, ne serait-ce pas ce qui a sinon fait naître, du moins contribué à développer, dans l'esprit des rationalistes du dix-huitième siècle, l'idée que la religion

n'est qu'une invention des prêtres et des rois pour le maintien de l'ordre dans l'Etat ?

Mais ce double frein, la religion et les lois, ne suffisait pas pour maintenir les hommes ; l'évolution naturelle de la société devait aboutir à la subordination des hommes les uns aux autres, et par conséquent à la nécessité d'un pouvoir supérieur ; les hommes réunis en société ont été obligés de se donner un ou plusieurs chefs pour faire exécuter les lois. On sent dans tout ceci l'influence très réelle et en somme profonde de Montesquieu, de Rousseau, des Encyclopédistes. Les idées de Rabaut sur la fondation et la constitution de la société, de l'Etat sont tout à fait dans le goût du dix-huitième siècle.

Nous voici donc amenés au pouvoir royal ; Rabaut le veut légitimer ; il a recours pour cela à deux arguments.

L'esprit, l'instinct de société mène les hommes à se constituer successivement en hameaux puis en villes ; il fallait protéger ces villes naissantes contre les incursions ennemies : « la nécessité » arma ces hommes injustement attaqués et un » chef les conduisit au combat » (d'après le sermon 6).

Telle était bien la manière de voir de l'époque et Voltaire, de son côté, écrivait quelque part : « Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ».

« Telle est mes frères l'origine de la royauté. » l'esprit de société l'inspira, le besoin des peuples la soutint, les lois l'affermirent et un usage » appuyé sur une expérience continuelle l'a perpétuée jusqu'à aujourd'hui. Cette convention

» formée dès le commencement du monde et
» adoptée par tous les peuples de la terre, est un
» fort argument en faveur de la soumission due
» au Prince. C'est pourquoi il est de conven-
» tion formelle et tacite que chaque sujet, qui
» naît dans un Etat, est soumis à la forme de
» gouvernement qui y est reçue et à l'autorité
» que les prédécesseurs ont formée et soute-
» nue ». (sermon 6, p. 10).

Notons en passant que cette idée de l'autorité est plus romaine que protestante ; Rabaut d'ailleurs devait perdre plus tard de ce conservatisme.

La deuxième preuve en faveur de la légitimité du pouvoir royal, c'est que Dieu lui-même a approuvé et ratifié cette forme de gouvernement, et ordonné que les hommes s'y soumissent : « Que toute personne soit soumise aux autorités » placées au-dessus de nous, car il n'y a pas » d'autorité qui ne vienne de Dieu et celles qui » existent ont été instituées par Dieu. Ainsi celui » qui résiste à l'autorité, s'oppose à l'ordre que » Dieu a établi ». (Epître aux Romains 13 : 1-2).

Dè là, à affirmer la royauté de droit divin, il n'y avait qu'un pas : Rabaut l'a franchi, comme l'indiquent suffisamment les passages suivants :

« Venez donc apprendre ici, aux pieds du Roi » des Rois, devant lequel vous vous prosternez, ce que vous devez au monarque qui vous » gouverne, et *qui le représente*. » (sermon 6, p. 3).

« C'est offenser Dieu que de parler mal *de son* » *oint*..... les faiblesses d'un père n'autorisent

» jamais le mépris de ses enfants. » (même sermon, p. 4).

« Lors donc qu'un monarque serait coupable » et vicieux ¹, nous ne devons pas cesser de » le respecter comme *l'oïnt du Seigneur*..... qui » ne respecterait en lui *l'Image de la divinité* ? » (même sermon, p. 5).

Dans ces conditions, le roi a droit à l'obéissance de ses sujets ; Rabaut distingue ce qui est vraiment l'autorité du monarque : il peut régner sur le temporel, nous surcharger d'impôts, nous demander de verser notre sang, de donner notre vie pour l'Etat, mais il ne peut nous demander de croire telle chose au lieu de telle autre, car un ordre n'est pas une démonstration ; or, une démonstration seule peut nous convaincre de la vérité ou de la fausseté d'une chose.

Il est impossible d'obéir à un ordre exprès, qui veut que nous regardions comme vrai et lumineux ce que notre esprit décide être faux et obscur. Refuser de se rendre à un pareil commandement n'est pas désobéissance, c'est impossibilité. Car qu'est-ce que la désobéissance ? c'est une transgression volontaire d'une loi quelconque ; mais dans un cas comme celui-ci, une transgression n'est pas volontaire, puisqu'à cet égard nous ne sommes pas maîtres de notre volonté, et il nous est impossible de nous assujettir à la volonté d'autrui. Des sujets qui refusent d'obéir à un ordre tel que celui dont nous parlons, ne peuvent donc être appelés rebelles. (d'après le sermon 6).

¹ Voilà sans doute une discrète allusion aux scandales de la vie privée de Louis XV.

Autrement dit, on doit obéissance au souverain sauf pour motif de conscience. Ces idées semblent assez nettement être inspirées de Montesquieu ¹, et sont en même temps comme un pressentiment des droits de l'homme.

Les sujets doivent donc au roi le respect et l'obéissance, ils lui doivent aussi l'amour. Et ici nous ne pouvons mieux faire que de citer des textes qui nous montreront comment Rabaut lui-même remplissait ce devoir.

Il est question dans le sermon 6 (1765) de l'*adoration* que les Français et les Réformés notamment, ont pour leur roi, Louis le Bien-Aimé ; tout porte à croire pourtant que cette adoration est surfaite et un peu factice dans le discours de Rabaut, car si Louis avait été appelé le Bien-Aimé pendant la première année de son règne, il ne l'était plus guère au moment où fut prononcé ce discours ; la nation ne lui pardonnait guère la désastreuse paix de Paris (1763) par laquelle la France perdait l'Inde et le Canada ; la conscience publique ne pouvait guère plus absoudre les débauches honteuses de sa vie privée, l'abandon du pouvoir à ses maîtresses, La Pompadour ou La du Barry. Faudrait-il soupçonner Rabaut d'avoir répandu avec les flots de son éloquence un peu pompeuse, deux doigts d'eau bénite de cour ? On le croirait presque à lire d'autres passages non moins grandiloquents que flatteurs pour le Prince :

« C'est pour vous que nous formons les pre-

¹ Voyez *L'Esprit des Lois*, livre IV, chapitre II.

» miers vœux, monarque bien-aimé qui occupez
» la grande place dans nos cœurs..... Ministres
» du Tout-Puissant, consacrés à l'explication de
» ses oracles, que ne nous est-il donné aujourd'hui
» d'hui de les prévenir et de les annoncer ! Il
» règnera, dirions-nous, il règnera ce prince,
» l'amour de ses sujets, et la paix, et l'humanité
» régneront toujours avec lui. Nous le verrons
» tenir dans ses mains le sceptre des Bourbons
» jusqu'à la vieillesse la plus reculée... Et le Roi
» des Rois qui, en lui donnant une des plus brillantes
» couronnes du monde, la lui donne
» cependant périssable, lui accordera une couronne
» incorruptible dans le Ciel ¹. » (Sermon
13, p. 28).

« O Providence, quand, par suite de tes
» grands et magnifiques décrets tu nous donnes
» de tels monarques, tu veux sans doute nous
» annoncer des temps de gloire et de bonheur.
» Et vous, que nous regardons avec justice comme
» le plus riche présent que le Ciel consolateur
» pût nous donner, ô Louis, dans cette cérémonie
» majestueuse et solennelle où l'élite de la
» nation, rassemblée sous vos yeux, a ouï de
» votre bouche auguste le serment que vous lui
» avez fait de l'aimer et de la protéger en Père ²,
» votre cœur a entendu la réponse unanime de
» vos sujets..... Veille Dieu puissant, veille du
» haut du Ciel sur ton Oint.... Qu'il goûte long-
» temps, sur un des premiers trônes du monde

¹ N'oublions pas que c'est à Louis XV que Rabaut promet cette incorruptible couronne !

² Il s'agit du couronnement de Louis XVI.

» le plaisir de voir une nation enivrée de tant de
» sagesse et de tant de gloire, bénir le Ciel et son
» Roi ! Qu'il partage avec une Reine adorée le
» tribut de reconnaissance et d'amour que leur
» paye l'Europe entière, étonnée d'admirer tant
» de vertus dans une si grande jeunesse..... etc.,
» etc. » (Sermon 36, p. 16-17-18).

A première vue, des discours comme ceux-là nous paraissent bassement flatteurs et même un peu vils, à nous qui avons la liberté de professer notre culte sans être entourés de suspicion. A réfléchir davantage, et quand on se reporte au temps où ils furent prononcés, on comprend que l'orateur devait nécessairement donner de temps à autre aux espions peut-être cachés dans la foule, la certitude du loyalisme et du patriotisme authentiques des religionnaires : c'est sans doute le mobile qui poussait Rabaut à ces expressions dithyrambiques sur le Roi, car si plus tard il ne fut pas un de ceux qui votèrent la mort du roi, pourtant il le reconnut coupable et fut député de la République.

CONCLUSION

Et maintenant, que concluerons-nous ? Nous avons essayé, comme nous le disions au début de ce travail, de tirer à la lumière Rabaut Saint-Etienne pasteur et surtout prédicateur. Mais il nous semble qu'à être resté si longtemps dans l'ombre, il se soit habitué à l'obscurité et qu'en arrivant au grand jour, la figure de Rabaut esquisse une grimace, qui est loin d'ajouter quoi que ce soit à la beauté de sa physionomie ! S'il nous apparaît grand quand nous étudions sa vie politique, l'étude de sa prédication ne nous paraît rien ajouter à son prestige, faudrait-il dire au contraire ? Ses sermons étaient si bien dans la pénombre douce d'une bibliothèque ! Aurions-nous dû les en tirer ? Aurions-nous dû secouer la poussière vénérable qui les couvrait ?

Mais non ; si l'ironie s'est échappée de la pointe de notre plume, elle a eu tort peut-être. Nous ne pouvons pas, somme toute, faire un reproche à Rabaut Saint-Etienne d'avoir été souvent terne et plat, quand il vivait à une époque de si parfaite platitude religieuse. Il a su parfois, et non sans vigueur affirmer les droits imprescriptibles de l'idée religieuse sur la conscience humaine. Il a su, et non sans vigueur encore, prêcher les grandes idées morales : l'amour et le devoir. De cela

nous devons lui être reconnaissants car tous les prédicateurs chrétiens n'étaient pas et surtout ne furent pas après lui capables d'en faire autant.

La conclusion pratique que nous tirerons de cette étude, la voici : Pour que la prédication chrétienne ait une action directe et féconde, elle ne doit pas se perdre dans l'abstraction ; il ne peut lui suffire de se mouvoir au milieu de termes généraux et par conséquent vagues, comme ceux de religion, de vertu, de bonheur, de sagesse. Il faut pour nourrir les âmes des idées concrètes, des faits précis, des expériences, de la vie en un mot.

La prédication de Rabaut n'eût pas été si froide, j'allais dire si morte, si au lieu de tellement plonger ses racines dans la raison humaine, elle s'était abreuvée et nourrie aux sources d'eau vive ; si Rabaut, au lieu de parler aux âmes de « la nécessité de corriger le tempérament par la Raison », leur avait dit : quant aux hommes cela est impossible, mais toutes choses sont possibles à Dieu ; si pour tout dire, au lieu d'essayer de confirmer toujours la religion par ce qu'il appelle « la divine raison », il avait décidément prêché la folie de l'Evangile et de la Croix !

Rabaut est pardonnable, nous ne pouvons que lui reprocher de n'avoir pas su se mettre au-dessus de son temps.

Nous ne croirons pas avoir perdu tout à fait nos efforts, si ces pages, tombant par hasard sous les yeux d'un prédicateur chrétien, lui montrent ce que peut devenir la prédication chrétienne quand elle n'est pas nourrie de la moëlle de

l'Evangile. Tout prédicateur se trouve à un moment donné devant deux routes ; au-dessus de l'une sont écrits ces mots : Raison-Sécheresse-Mort, au-dessus de l'autre : La Croix-l'Evangile-la Vie !

Que l'exemple de Rabaut le jette résolument dans la seconde : c'est là seulement qu'il fera une ample moisson d'âmes au Sauveur !

Vu : le Président de la Soutenance,
John VIÉNOT.

Vu : le Doyen,
Edm. STAPPER.

BIBLIOGRAPHIE

57 Sermons manuscrits inédits de Rabaut Saint-Etienne.
(Bibliothèque de la Société de l'Histoire du protestantisme français.)

Œuvres de Rabaut Saint-Etienne, précédées d'une notice sur sa vie par M. Collin de Plancy. 2 vol. Laisné frères, Paris 1826.

La France protestante. Eug. et Em. Haag. Joël Cherbuliez, Paris 1859.

Essai sur la vie de Rabaut Saint-Etienne. Armand Lods. Fischbacher, Paris 1893.

Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français.

Antoine Court. — Histoire de la Restauration du protestantisme en France au XVIII^e siècle. — Edmond Hugues. 2^e édit. Michel Lévy frères, Paris 1872.

Histoire des Eglises du désert, Ch. Coquerel. — 2^e vol. Ab. Cherbuliez et Cie, Paris 1841.

Encyclopédie Litchtenberger. — Article France Protestante N. Weiss.

L'Esprit des Lois. — Montesquieu.

Le Contrat Social. — J.-J. Rousseau.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.....	5
INTRODUCTION.....	9
CHAPITRE I. — <i>Considérations générales...</i>	19
§ 1 Description.....	19
§ 2 Des sermons non datés.....	23
§ 3 Du style de Rabaut Saint-Etienne.	26
CHAPITRE II. — <i>Les idées religieuses et morales de Rabaut Saint-Etienne.....</i>	42
§ 1 Considérations générales.....	42
§ 2 Les idées religieuses de Rabaut Saint-Etienne.....	46
§ 3 Rabaut rationaliste.....	53
§ 4 La morale de Rabaut Saint-Etienne.	61
CHAPITRE III. — <i>Les idées sociales de Rabaut Saint-Etienne.....</i>	68
§ 1 Considérations générales.....	68
§ 2 La famille.....	72
§ 3 Richesse et pauvreté.....	76
§ 4 L'Etat.....	80
CONCLUSION.....	89
BIBLIOGRAPHIE.....	93

PARIS ET CAHORS, IMP. A. COUESLANT. — 9.934

